



Canal Psy

ISSN : 2777-2055

Éditeur : Université Lumière Lyon 2

107 | 2014

100 ans de psychologie industrielle

Illustration : Guilhem
Gaillardou

🔗 <https://publications-prairial.fr/canalpsy/index.php?id=1501>

Référence électronique

« 100 ans de psychologie industrielle », *Canal Psy* [En ligne], mis en ligne le 20 novembre 2020, consulté le 04 juin 2024. URL : <https://publications-prairial.fr/canalpsy/index.php?id=1501>

DOI : 10.35562/canalpsy.1501



SOMMAIRE

Didier Gigandon
Édito

Dossier. 100 ans de psychologie industrielle

Didier Gigandon
« Qui ? Hugo qui ? »

Bruno Cuvillier
Une psychologie du travail « chevillée » à un projet de réforme sociale

Wolf-Ulrich Scholz et Stéphanie Gosset
Formation et exercice professionnel de la psychologie du travail et des organisations en Allemagne

Didier Gigandon
Et ailleurs ? Formation et perspectives dans deux pays francophones

Michel Cornaton
Synthèse et perspectives de la journée sur la psychologie industrielle
Bibliographie du dossier

Coup de cœur

Jean-Paul Eckenspieller
Pierre BAYARD, *Aurais-je été résistant ou bourreau ?*

L'œil du psyclone

L'œil du psyclone

Alter-idées

Guillaume Carnino
Le numérique et le technolibéralisme

Hommage

Frédéric Blondel et Sabine Delzescaux
Le serment de fraternité de Robert CASTEL

Édito

Didier Gigandon

TEXTE

- 1 Il est généralement admis de situer en 1913 l'année de naissance de la psychologie industrielle, et de considérer la parution en langue anglaise du livre « Psychology and industrial efficiency » comme son acte fondateur. Son auteur, Hugo MUNSTERBERG, pose ainsi les bases d'un champ de la psychologie qui trouvera sa raison d'être chaque fois que se posera la question de la bonne personne au bon endroit dans la bonne organisation.
- 2 Qu'en est-il 100 ans plus tard ? Quels champs se présentent devant nous pour les prochaines années ? C'est beaucoup plus vers un point d'étape à partir duquel se projeter dans l'avenir que vers une commémoration que nous avons souhaité orienter notre réflexion lors de cette journée d'échanges. Parler d'histoire certes, mais de manière vivante, traversée de la dynamique des époques, comme nos grands témoins l'ont compris. Ils ont contribué à accompagner, même modestement, cette évolution de la psychologie industrielle vers la psychologie du travail, des services du personnel vers les directions des ressources humaines, du taylorisme vers la prise en compte des risques psychosociaux. Parler de formation aussi, mais là encore de manière dynamique, en appuyant notre réflexion hexagonale sur les apports de nos amis allemands, suisses ou québécois...
- 3 Les interventions, vous le verrez, furent riches et abondantes. Les ateliers de l'après-midi tous trop courts tant les échanges se sont avérés passionnants et foisonnants (peut-être un compte rendu trouvera-t-il sa place dans un prochain numéro de Canal Psy). Nous le devons bien évidemment à chacun des intervenants, qui nous ont tous fait l'honneur de nous proposer des contenus de qualité, et le bonheur de se mettre gracieusement à notre disposition ; qu'ils en soient, au nom de tous les organisateurs, très vivement remerciés.
- 4 Nous devons surtout la réussite de cette journée au Professeur SARNIN, qui a su nous orienter sur les bonnes personnes, nous donner accès à son formidable réseau, décrocher son téléphone chaque fois qu'il

était nécessaire, partager avec nous son immense culture, mille autres choses encore qu'il serait fastidieux d'énumérer. Et tout ceci, comme il se doit, avec bonhomie, dans un parfait climat de convivialité. Pour tout cela et le reste, mille mercis Philippe !

- 5 Je veux aussi remercier particulièrement le professeur CORNATON pour avoir été là malgré quelques soucis de santé, avoir su se montrer tout au long de cette journée attentif, accessible, et s'être livré avec son brio habituel au difficile exercice de la synthèse de fin de journée.
- 6 Merci enfin à Canal Psy de nous ouvrir ses colonnes, et à Bruno CUVILLER d'avoir, en plus de tout le reste, su œuvrer pour rendre cette publication possible.
- 7 Bonne lecture !

AUTEUR

Didier Gigandon

Dossier. 100 ans de psychologie industrielle

« Qui ? Hugo qui ? »

Didier Gigandon

DOI : 10.35562/canalpsy.1595

TEXTE

- 1 Lorsque, pour la première fois (il y a environ un an et demi), on nous a dit qu'il y aura 100 ans en 2013 un certain Hugo MUNSTERBERG posait les bases de la psychologie industrielle, personne ou presque à l'APIRAF (hormis le Professeur SARNIN bien entendu, mais c'est pour ça qu'il est le professeur SARNIN ...) ne connaissait ce nom. C'est justement l'ignorance dans laquelle nous étions qui nous a incités à vouloir organiser une journée pour, non pas évoquer sa mémoire (laissons cela aux historiens, qui le feront mieux que nous), mais pour tenter de brosser un panorama dynamique de ce qui a permis la construction d'une discipline appelée *psychologie du travail*, et tenter de percevoir, à partir de son histoire, vers quoi elle tendra demain. C'est cette même ignorance qui nous a amenés à vouloir introduire cette journée par une présentation de Monsieur MUNSTERBERG. Et c'est sur mes pompes que c'est tombé...
- 2 Je vous ai amené son seul ouvrage traduit en français. Qu'il traite de cinéma, et soit considéré comme « l'un des ouvrages les plus importants, sinon le plus important, écrit sur le cinéma dans les années 10 » (Wikipedia) m'a plongé dans des abîmes de perplexité. Qu'il n'y ait rien ou presque en français quand on demande à son moteur de recherche favori, en articles, références, vidéo – de l'anglais ou de l'allemand bien sûr, de l'espagnol ou même du portugais, mais de français point ou presque ! – a rajouté à mon trouble. Et comme, à ma grande honte, je ne suis ni anglophone ni germanophone, je me suis demandé comment diable j'allais pouvoir sortir de ce guêpier...



Domaine public.

- 3 À la réflexion, c'est bien cela qui au bout du compte suscite l'intérêt : comment se fait-il que ce chercheur si important, à qui on doit non seulement les bases de la psychologie industrielle, mais aussi celles de la psychologie légale, de la psychologie au cinéma donc, divers traités, un travail important sur des tests, et pas mal d'autres choses, soit si peu présent dans notre discours, dans notre réflexion, dans notre inconscient collectif ? C'est cette absence que, par l'évocation de son parcours, je voudrais tenter de comprendre.
- 4 Hugo MUNSTERBERG est donc né à Dantzig en Allemagne (aujourd'hui Gdansk en Pologne) il y a 150 ans, le 1^{er} juin 1863, et mort aux États-Unis (Cambridge, Massachusetts) le 16 décembre 1916 d'une hémorragie cérébrale ; il avait 53 ans.
- 5 Il entame à l'Université de Leipzig en 1882 des études de psychologie et de médecine, rencontre Wilhelm WUNDT, avec qui il obtient son doctorat en psychologie en 1885, avant son diplôme de médecine à l'Université de Heidelberg en 1887. Le premier volume publié, « Die Willenshandlung » – non, je ne suis pas devenu subitement germaniste averti, il paraît qu'on peut le traduire par « La volonté d'agir » – tend à démontrer avec une grande rigueur que la psychologie n'atteint pas plus directement le réel que les autres

sciences, se rangeant par là même plutôt du côté des psychophysiologues, en opposition critique aux psychologismes. Cet ouvrage, qui reprend pour l'essentiel les idées défendues dans son projet de thèse refusé trois fois par WUNDT, rejoint notamment celles du psychologue américain William JAMES, en ce sens qu'elles appuient ses propres théories sur l'émotion.

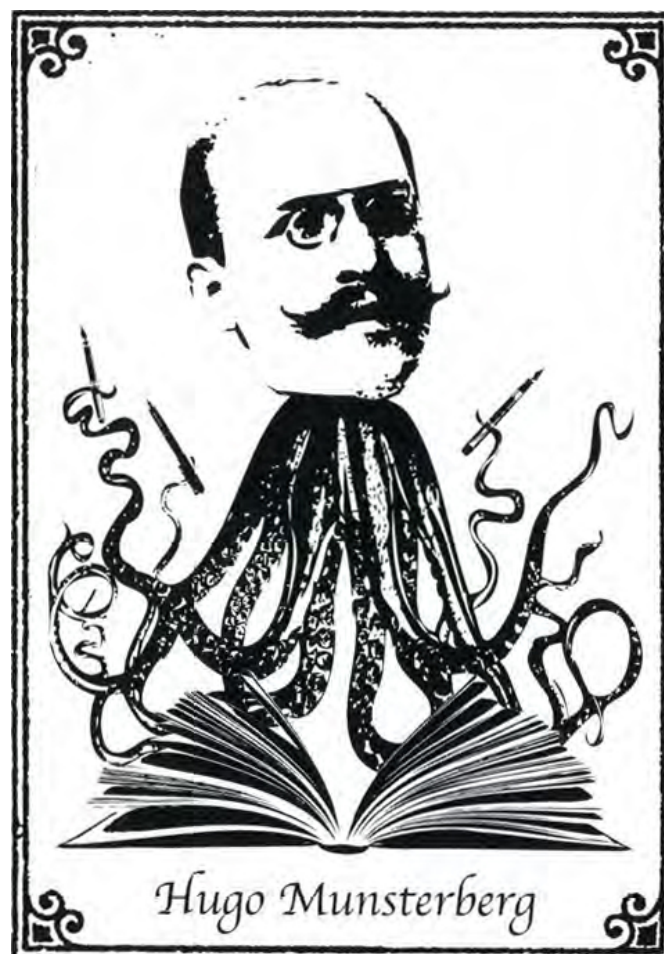
- 6 En 1891, il devient professeur assistant à l'Université de Leipzig, et participe au premier congrès de psychologie à Paris. Il y rencontre William JAMES, qui se montre extrêmement enthousiaste sur ses travaux, et lui propose en 1892 de prendre en charge le laboratoire de psychologie de l'Université de Harvard. Il publie dans cette période les quatre (quatre !) volumes de sa « Contribution à la psychologie expérimentale » (« Beitrage zur experimentellen Psychologie ») malgré ses faibles connaissances en anglais et ses publications en langue allemande, ce laboratoire est considéré comme « le plus important en Amérique » (James McKEEN CATTEL). Son séjour à Harvard, prévu pour trois ans, est un énorme succès ; son laboratoire connaît une renommée considérable, certaines de ses publications rencontrent même une première reconnaissance publique (notamment par ses premiers travaux sur les tests mentaux), ses relations avec certains confrères d'autres universités sont bonnes et constructives. Dès 1893, soit un an après son arrivée, il invite JASTROW, de l'Université du Wisconsin, à présenter ces tests durant l'exposition universelle de Chicago.
- 7 Une proposition de poste permanent lui est faite en conséquence, pour lequel il demande de pouvoir réfléchir avant une éventuelle acceptation. Il n'a en fait jamais renoncé, tout au long de sa vie, à obtenir un poste dans une prestigieuse université allemande, et décide de rentrer en Europe pour un temps. Mais n'obtenant pas un poste à la hauteur de ses espérances, et Harvard se montrant plus insistant dans sa demande, il décide de repartir aux États-Unis, où il finira sa carrière. En 1898 il est élu président de l'American Psychology Association. Dès 1900, il sera l'un des professeurs les mieux payés des États-Unis.
- 8 De 1899 à 1916, MUNSTERBERG publiera beaucoup (trop ?) sur une grande diversité de sujets. Certaines de ses publications lui vaudront une reconnaissance importante, tant en Europe qu'aux États-Unis.

- 9 « Psychologie and Life », par exemple, regroupe six essais concernant le rapport de la psychologie avec : 1) la vie courante ; 2) la physiologie ; 3) l'éducation ; 4) l'art ; 5) histoire ; et 6) le mysticisme. « Grundzüge der Psychologie » (« Principes de psychologie »), dans la même veine, balaie les rapports de la psychologie avec le corps, le mysticisme, la vie pratique, la relation au temps et à l'espace... Son propos, si j'ai bien compris, vise à poser les fondements d'une distinction entre vie réelle et vie psychologique. Ses ouvrages, considérés comme fondamentaux, connaissent un succès réel et des niveaux de vente tout à fait honorables.
- 10 Son installation durable aux États-Unis le met dans une sorte de position d'« étranger de l'intérieur », et l'amène à observer la société américaine de manière fine, pertinente... et acerbe. Il y démontre dans une série d'ouvrages une remarquable capacité à décomposer la vie américaine, ses travers et ses défauts, quitte à faire le parallèle avec le système allemand qui lui paraît plus pertinent, et à donner le sentiment de « mordre la main qui le nourrit ». Dans le même ordre d'idées, il s'intéresse à partir de 1900 à la psychologie de l'éducation, non pour appliquer la psychologie dans les salles de cours, mais plutôt pour y faire entrer les psychologues ! Là encore, il cherchera surtout à démontrer la supériorité du modèle allemand sur le modèle américain...
- 11 « On the witness stand », « Psychology and Crime » (1908) détaillent comment les facteurs psychologiques peuvent influencer sur l'issue d'un procès. Il propose notamment une étude sur la fiabilité des témoins, la détection du mensonge, et la manière dont peut s'influencer un jury. Il se pose ainsi comme le « père » de la psychologie légale.
- 12 À propos du monde du travail maintenant, son article datant de 1909 intitulé « La psychologie et le marché », suggère que la psychologie peut être utilisée pour une variété d'applications industrielles, y compris la gestion, les décisions professionnelles, la publicité, le rendement au travail et la motivation des employés. Il fut l'un des premiers à introduire le concept de validation permettant de vérifier la fiabilité d'un test. L'analyse des postes permet de mieux cerner les comportements souhaitables des opérateurs ; les tests d'aptitude permettent de mettre sur les postes les personnes les plus à même de réussir. Évident, me direz-vous. Nous sommes dans les années 10...

Il développera par exemple, pour le recrutement d'opérateurs en téléphonie, une douzaine de tests comprenant des associations de mots, d'ordre et de méthode, temps de réaction... Cela vous rappelle-t-il quelque chose ? Nous sommes au cœur de ce fameux ouvrage qui développe les idées de 1909, et qui nous amène à nous rencontrer aujourd'hui, « Psychology and Industrial Efficiency » (1913).

- 13 Dans cet ouvrage, MUNSTERBERG y développe une vision systémique primitive du lieu de travail. Il identifie trois défis distincts : trouver le « meilleur homme possible » pour l'emploi (par les tests) ; obtenir le meilleur travail possible (par la gestion scientifique du travail, mais aussi par la motivation. Il pourra louer, par exemple, les entreprises qui organisent leur activité de manière à empêcher leurs travailleurs de discuter...) ; enfin, obtenir les meilleurs résultats (commercialisation, publicité, art de la vente).
- 14 Ainsi, MUNSTERBERG apparaît comme le premier à envisager l'application de la psychologie dans l'ensemble des secteurs d'une entreprise, quand d'autres restaient dans une approche parcellaire. Et c'est cette recherche constante d'aborder une question dans sa globalité qui me semble particulièrement caractéristique de l'approche de MUNSTERBERG. C'est en ce sens qu'il ne peut être confondu avec TAYLOR. En effet, tout en admettant que le taylorisme représentait un progrès dans la rationalisation du travail et en reconnaissant que la manière « traditionnelle » de travailler doit céder le pas à une observation, une organisation scientifique, MUNSTERBERG critique fortement le mouvement de gestion scientifique pour avoir omis de prendre les caractéristiques psychologiques du travailleur suffisamment en compte. En d'autres termes, pour bien fonctionner, une psychologie industrielle scientifique doit prendre en compte les aspects psychologiques, personnels, motivationnels. C'est seulement de cette façon que « l'insatisfaction mentale au travail, la dépression et le découragement... pourront être remplacés dans notre communauté sociale par un débordement de joie et d'harmonie intérieure parfaite ».
- 15 Cette approche ne sera cependant pas exempte de critiques. MUNSTERBERG considère que la psychotechnique est libre, indépendante de tout système dans sa rigueur scientifique, tandis que ROSACK, l'un de ses élèves, soutient que si la direction paie

pour la recherche, il est peu probable que cette dernière soit véritablement libre... Le même type de critique sera adressé à MUNSTERBERG quand il entreprendra des études psychologiques (dans le champ clinique cette fois) sur les effets de l'alcool, études financées par des brasseurs de bière au moment de la prohibition.



Guilhem Gaillardou.

- 16 Dans le domaine de la psychothérapie enfin, son livre « Psychotherapy » (1909) obtiendra un succès considérable ; la position défendue pourra se résumer en peu de mots : « il n'y a pas d'inconscient », mais plutôt des troubles de la personnalité dus à une inadéquation entre l'environnement et la personne, ou de difficultés physiologiques.
- 17 Si l'on ajoute de très nombreux articles dans divers journaux, de multiples contributions orales, on se rend compte que MUNSTERBERG a

énormément publié, et que son apport est fondamental en psychologie. Alors, pourquoi cette relative absence au Panthéon des fondateurs de la psychologie moderne ? J'en verrai plusieurs raisons.

- 18 La première a trait sans doute à la personnalité particulière de l'individu ; très apprécié un temps, il réalisera la performance, à force de réactions affectives démesurées, de susceptibilité mal placée, de désir constant de vouloir être considéré comme le meilleur, de se brouiller avec tout le monde, au point d'être à sa mort universellement haï.
- 19 La deuxième très certainement tient à son patriotisme germanique, qui ne le quittera jamais. Nous avons vu plus haut que, résidant aux États-Unis, il n'hésite pas à critiquer le modèle américain et à encenser le modèle allemand, au point que, dès le début de sa carrière américaine, certains se demandent pourquoi il ne retourne pas dans son pays. Le fait que, durant la première mondiale, il se soit autoproclamé porte-parole de l'Allemagne en Amérique n'a sans doute pas contribué à améliorer les choses.
- 20 La troisième peut tenir à la langue : blessé des critiques reçues pour son premier ouvrage écrit en anglais sur la piètre qualité du langage, et tellement susceptible, il a décidé de ne plus rien écrire d'important autrement qu'en allemand, et à le laisser traduire de manière plus simple en anglais. Ainsi, nombre de ses publications ont pu paraître manquer de rigueur scientifique, tout en lui permettant un vif succès public.
- 21 Ce peut être par ailleurs une quatrième raison à ce désamour : trop de succès attise les jalousies, les rancœurs, les amertumes. Hier comme aujourd'hui, le succès est toujours suspect, surtout si on est un étranger dans un pays en guerre ; pour peu que l'heureux bénéficiaire de ce succès paraisse par ailleurs assez vaniteux...
- 22 Par ailleurs, il a pu tenir des positions qui n'étaient pas dans l'air du temps ; par exemple quand il considère que les femmes ne doivent pas se mêler de politique, qu'elles sont trop émotives pour prendre des responsabilités, ou trop influençables pour être des jurés fiables dans un procès...
- 23 Il me semble aussi exister des raisons plus scientifiques : MUNSTERBERG a beaucoup écrit, proposé beaucoup d'avancées, mais n'a pas toujours

pris le temps de développer des protocoles scientifiques permettant d'étayer ses hypothèses. Sa pensée foisonnante ne trouvait pas toujours le temps de se poser et de construire. Je pense qu'il était avant tout intuitif, trop pressé d'avancer, et peut-être trop avide de reconnaissance.

- 24 Enfin, il faut bien voir que le milieu dans lequel il évoluait n'avancait pas au même rythme que lui : s'il a parfois suscité l'enthousiasme, il a dû aussi s'opposer tout au long de sa vie, d'abord à ses maîtres (WUNDT par exemple quand il était encore étudiant), puis à ses pairs (quand il décrit la société américaine, ou le système éducatif, même s'il sera félicité par ROOSEVELT), enfin par ses élèves (ROBACK).
- 25 Ainsi, alors qu'il a publié avec succès jusqu'à sa mort, MUNSTERBERG avait disparu des références deux ans plus tard. Scientifiquement, il n'existait plus, et ce durant plusieurs décennies. On peut regretter que l'aversion pour l'homme ait fait perdre de vue la valeur du chercheur. On peut le regretter, au terme de ce petit exposé introductif, tant sa pensée et les questions soulevées en son temps paraissent toujours dans l'actualité. Pour qui, pour quoi travaillent les psychologues d'entreprise aujourd'hui ? Les travailleurs ne sont-ils qu'une valeur marchande susceptible de produire au moindre coût, variable d'ajustement au service des dividendes ? Que peuvent apporter les psychologues d'entreprise dans les manières de travailler nouvelles, face aux nouvelles technologies ? Quelle peut être la fiabilité des tests ? Comment les faire évoluer au plus près des évolutions de nos sociétés ? Quel peut être le rapport entre physiologie et psychologie ? L'inconscient a-t-il sa place dans l'entreprise ? La psychologie peut-elle être pertinente dans tous les domaines ? Telles me semblent être les questions qui se posent au début du vingtième siècle, traversent toutes les époques, qu'on retrouve au début de ce vingt et unième siècle, et qui vont alimenter notre journée.

AUTEUR

Didier Gigandon

Psychologue du Travail, responsable ressources humaines La Poste et président de l'APIRAF (Association des psychosociologues industriels Rhône-Alpes Forez)

Une psychologie du travail « chevillée » à un projet de réforme sociale

Bruno Cuvillier

DOI : 10.35562/canalpsy.1596

PLAN

L'ancrage de la psychotechnique dans un projet de réforme sociale

Une opposition au Taylorisme

Grandeur et déclin de la psychotechnique : 1945-1980

La remise en cause de la psychotechnique

TEXTE

- 1 Peu de travaux en France ont été consacrés à l'histoire de la psychologie du travail comme science et comme profession. On peut toutefois citer les contributions (CARROY, OHAYON & PLAS, 2006 ; CLOT, 1999 ; HUTEAU, 2004 ; LE BIANIC, 2005 ; REUCHLIN, 1971) et la création en 1996 au CNAM/INETOP¹ du Groupe de recherche et d'étude de l'histoire du travail et de l'orientation (GRESHTO).
- 2 La source de cette lacune réside en partie, selon LE BIANIC, dans le rejet d'une psychologie du travail, longtemps confondue avec une « psychotechnique » jugée peu fréquentable. Les critiques² émanaient de tous bords, sociologiques, philosophiques, mais également en interne, qu'on se souvienne de l'ouvrage polémique de MONTMOLLIN (1972) intitulé les « psychopitres » dans lequel il conclut : « La sélection est bien souvent une mauvaise plaisanterie ; la formation, une illusion coûteuse ; la savante ergonomie, cheveux coupés en quatre ; la notation du personnel, l'évaluation des postes de travail, des rites bureaucratiques ».
- 3 Un retour en arrière permettra de mieux comprendre comment l'idéal des pionniers de la psychologie du travail a pu être dévoyé par certaines pratiques ou comment on a pu passer d'une psychotechnique du travail à celle des aptitudes. Maurice REUCHLIN nous rappelle (1971) que la psychologie du travail française s'inscrit à

ses débuts dans la double tradition de la physiologie du travail et de la psychologie expérimentale de WUNDT. Ce regard physiologique sur le travail constituera une originalité de la France vis-à-vis des États-Unis, probablement en raison du grand nombre de médecins engagés dans ces premiers travaux. Progressivement, et surtout après la Première Guerre mondiale, les dimensions proprement psychologiques (vitesse, attention, précision, fatigue nerveuse...) gagneront en intérêt. Ainsi, la distinction entre physiologie du travail et psychologie appliquée n'est alors pas aussi nette qu'elle le deviendra par la suite. LAHY³, LAUGIER ou PACAUD par exemple, peuvent être qualifiés de « psychophysiologistes », car les tests qu'ils mettent au point explorent simultanément les processus psychologiques et physiologiques. Ainsi, le test « d'attention diffusée » de LAHY étudie à la fois les réactions musculaires d'un conducteur de bus face à des stimuli externes (bruits, lumières...) et son attention, sa rapidité de réaction, son acuité visuelle.

- 4 Ces scientifiques de l'époque bénéficient de la sympathie et l'appui de nombreuses personnalités de la classe politique qui portent un intérêt aux progrès de la physiologie du travail. L'enjeu est d'établir scientifiquement les conditions de la fatigue ouvrière, dans un but de réglementation de la durée du travail. Rappelons le contexte politique et social de l'époque : fortes revendications sociales du monde ouvrier ainsi que la création en 1906 du 1^{er} ministère du Travail.
- 5 Ces savants républicains allient leur rigueur scientifique à des convictions politiques et sociales. L'intérêt pour le travail ouvrier les pousse à vouloir faire de la science un instrument de règlement de la « question sociale », qui permettrait de construire un terrain d'entente entre les revendications ouvrières et le patronat ainsi que le suggère LAHY en 1916 : « Patrons et ouvriers ont un égal intérêt à organiser scientifiquement le travail industriel. Dans l'usine nouvelle, seul le concours d'un homme de laboratoire, dégagé des intérêts des parties, sera susceptible d'établir quelques règles du travail adaptées aux possibilités physiques des travailleurs. »
- 6 Un des moyens privilégiés d'action serait la mise en place, sur l'ensemble du territoire français, de « laboratoires du travail » destinés à arbitrer les conflits du travail entre syndicats ouvriers et patronaux. Ces laboratoires fourniraient des monographies sur

chaque profession qui permettraient de recenser les aptitudes nécessaires à l'exercice du métier. Les recherches fondées sur l'analyse du travail favoriseraient le repérage des signes objectifs de la fatigue musculaire dans différentes professions. Leurs analyses se font non seulement au contact des travailleurs, mais également en se confrontant à l'apprentissage du métier. Il s'agit d'une véritable rupture épistémologique par rapport à la psychologie expérimentale :

« Pour qui comprend bien les données, il ne s'agit pas d'étudier l'activité humaine dans les conditions ordinaires du laboratoire, mais dans son milieu déterminé, le milieu de travail. Au lieu de transporter l'ouvrier en travail dans le laboratoire et d'assimiler son activité déformée au travail habituel, il faut transporter l'outillage scientifique convenable dans l'atelier. » (LAHY, 1916)

- 7 Cet engagement sur le terrain interviendra très tôt dans la carrière de LAHY. Son étude sur les ouvriers typographes est souvent présentée comme l'acte fondateur de la psychologie du travail. Dans cette étude, il analyse le rendement d'ouvrières linotypistes. Certains, comme Auguste KEUFER, secrétaire général de la fédération du livre, se posent en adversaires absolus de la femme dans l'industrie en général. L'enjeu est bien évidemment de lutter contre les femmes moins bien payées avec la crainte à terme d'une baisse des salaires si elles entraient massivement dans la profession. LAHY conclut ainsi cette étude : « il y a des ouvriers doués et inaptes des deux côtés et rien ne légitime l'abaissement du tarif des femmes ». Il s'oppose également aux patrons, tentés de justifier les moindres performances de celles-ci pour baisser les salaires, tout en remplaçant les ouvriers hommes.
- 8 La préoccupation de ces savants va porter très rapidement, non seulement sur les modalités de sélection professionnelle (supériorité professionnelle), mais également sur le choix rationnel d'une profession pour un jeune. Les deux approches iront de pair dans le vaste programme de la psychotechnique porté par TOULOUSE et ses disciples. À noter que la première formation⁴ professionnelle en psychologie appliquée se fera à l'INOP (Institut National d'Orientation Professionnelle) afin de former des conseillers d'orientation professionnelle. Le diplôme de l'INOP, créé en 1931 sera nécessaire pour exercer dans les centres d'orientation professionnelle et

contribuera à l'institutionnalisation du métier de psychologue. Parmi les professionnels formés à l'INOP, certains se tourneront vers le monde l'entreprise.



Domaine public.

L'ancrage de la psychotechnique dans un projet de réforme sociale

- 9 Comme nous l'avons déjà évoqué, ce projet est porté par quelques scientifiques autour d'un personnage central qu'est Édouard TOULOUSE⁵. Ces disciples s'appellent PIÉRON, LAUGIER, LAHY, WEINBERG, PACAUD et se rattachent à ce que HUTEAU qualifiera « l'école française de psychotechnique », porteuse d'un idéal de réforme sociale. Aussi, leur projet « est positiviste dans la mesure où il préconise une

organisation sociale fondée sur l'étude scientifique des aptitudes. Il est aussi démocratique et humaniste dans la mesure où il vise à la satisfaction des revendications et des aspirations populaires » (HUTEAU, 1999). Les individus occuperaient ainsi les positions sociales que leur désignent leurs aptitudes naturelles et non leur rang à la naissance. Les disciples de TOULOUSE déploient une intense activité. On les retrouve à des postes à responsabilité dans de nombreuses institutions comme la ligue d'hygiène mentale, l'INOP, l'association d'études sexologiques, la société de biotypologie.

- 10 Le développement de la psychotechnique rencontrera des débuts lents en France. La France accuse un certain retard par rapport à de nombreux pays européens. À cette époque, de nombreuses villes européennes (Amsterdam, Barcelone, Bruxelles, Milan) et américaines (Philadelphie) avaient déjà franchi le pas.
- 11 Comment expliquer cette diffusion lente en France des applications psychotechniques au sein des entreprises ?
- 12 Probablement à cause de sympathies politiques, qui pouvaient inquiéter certains milieux patronaux. Pour autant, ce retard s'explique principalement par la préoccupation des chefs d'entreprise de maintenir la sélection des ouvriers qualifiés, sur la base d'un essai professionnel jugé par la maîtrise. Cette maîtrise (contremaître, ingénieur) constituera un frein important à l'implantation de méthodes psychotechniques de sélection et d'évaluation. Ceux-ci craignent d'être dépossédés de leur pouvoir de recrutement et d'évaluation de leurs salariés. On peut leur imposer des salariés aux aptitudes requises ou leur retirer leurs meilleurs ouvriers pour les orienter ailleurs. L'enjeu consiste à démontrer la suprématie des techniques psychométriques grâce à des preuves. BONNARDEL, appliquera dès la fin des années 1930 des tests pour recruter des ouvriers des usines Sochaux de Peugeot. Il met en évidence la plus grande validité de ses approches comparativement aux jugements des professionnels. Les résultats mettent en cause les notations professionnelles comme cela avait été fait dans le cadre des études docimologiques, pour les notes scolaires. Cette lutte de territoires participera de l'institutionnalisation de la psychologie appliquée. Elle se fera également en direction de ceux qualifiés par PIÉRON d'« empiristes ». Il leur reproche de s'adonner au « bluff » de la

morphopsychologie, de la graphologie, de la chiromancie et autres techniques pour « somnambules extralucides ».

- 13 Ce sont toutefois des raisons économiques qui vont l'emporter. Les salariés peu ou non qualifiés ne justifiaient pas, pour les patrons, les dépenses d'un laboratoire de psychophysiologie, sauf lorsque la sécurité était en jeu. Le laboratoire de Renault par exemple a visé les ouvriers non qualifiés qui travaillaient dans des ateliers où les risques d'accident étaient élevés. Il fallait ainsi éliminer les inaptes. Les accidents du travail et de la circulation constituent un objet d'étude primordial pour les psychotechniciens qui affichent des résultats « prometteurs ». Au sein du laboratoire psychotechnique de la Société des transports en commun de la région parisienne (STCRP) créé en 1924, il utilise ses méthodes pour procéder à l'examen annuel des agents de la société. Il faut effectivement lutter contre les accidents en repérant les meilleurs gestes professionnels, mais en mettant également en place des formations avec de bons apprentis. D'autres services psychotechniques seront créés principalement dans les grandes entreprises du transport, les administrations, Les galeries Lafayette (1934) et Hachette (1935). En 25 ans, une trentaine de grandes entreprises ouvriront de tels services.
- 14 Dans les années 1940, chacun des départements français se dotera d'un centre d'orientation professionnelle, on en dénombrera plus de cent cinquante en 1953, au sein desquels exercent plus de 400 conseillers. Enfin, pour faire face aux demandes des entreprises, GUYOT et LAHY fondent les EAP (Établissements d'applications psychotechniques), dont le but était la construction et la commercialisation d'appareils psychotechniques. Les ECPA (Éditions du Centre de Psychologie Appliquée) seront créées après-guerre.
- 15 Toutes les conditions semblent réunies pour une reconnaissance et une diffusion de la psychotechnique dans la société : une demande sociale consistant à trier les aptes et les inaptes dans les champs éducatifs et professionnels. En réponse, se mettent en place des dispositifs de formation, des organes de diffusion scientifiques (revues, colloques, institutions de recherche) ainsi que des champs d'applications professionnelles. L'institutionnalisation de la psychologie appliquée va bon train.

Une opposition au Taylorisme

- 16 Nous évoquions précédemment la lutte de territoire entre les psychotechniciens et l'encadrement. Ce qui se joue avec le taylorisme en est un épisode. Le taylorisme sera introduit en France par LE CHÂTELIER, professeur au Collège de France, ingénieur polytechnicien, qui se définit comme « l'apôtre du système TAYLOR ». Il contribue à cette propagande avec le soutien de la société Michelin qui crée et finance un comité chargé de former les étudiants de grandes écoles à l'OST. Pour autant, cette propagande aura un effet limité puisqu'en 1915, aucune usine n'ayant été aménagée complètement selon les principes de Taylor. C'est l'industrie de guerre qui permettra le décollage du système TAYLOR.
- 17 Les premiers psychologues du travail et tout particulièrement LAHY, IMBERT et MUNSTERBERG vont s'opposer dès les années 1916 à son implantation en France. Les raisons de cette opposition sont tout autant politiques que scientifiques. TAYLOR est un des premiers à s'intéresser à la sélection des travailleurs tout en la réglant d'une façon simpliste et brutale : il procède à l'embauche de nombreux travailleurs, il choisit les meilleurs et licencie les autres.
- 18 LAHY, déplore que le taylorisme ne se préoccupe ni des problèmes d'apprentissage, ni de la formation des groupes sociaux inadaptés (ceux qui ne sont pas sélectionnés). Selon lui, TAYLOR fait une erreur en voulant supprimer les temps de repos. S'il avait tenu compte des travaux des physiologistes, ses résultats auraient été meilleurs, prétend-il, car « il eût été amené, connaissant le fonctionnement intime du moteur humain, à se préoccuper des dépenses d'énergie et de leur récupération nécessaire » (LAHY, 1916, p. 174). Son but n'est pas de rechercher « la plus grande quantité de travail exécuté en un temps déterminé, mais surtout le maximum de travail accompli tout en maintenant l'organisme humain dans son intégrité complète, physique, morale et intellectuelle ». Il opère la distinction entre « maximum de travail » que recherche l'approche taylorienne et « optimum de travail » qui tient compte des facteurs physiologiques. Une autre objection porte sur la spécialisation qui est source de fatigue supplémentaire et appauvrit les capacités intellectuelles.

- 19 Les études menées par IMBERT, LAHY ou LAUGIER sur des métiers manuels, ou sur des métiers de précision, qui impliquent une fatigue « nerveuse » plus que physique (typographes, horlogers, conducteurs de tramways...), leur ont permis de constater que c'est par un effort proportionné, et une juste répartition des temps d'effort et de repos que le rendement optimum du travail est atteint.
- 20 Ces critiques auront un écho en France dans certaines entreprises, qui mettront en place des services de sélection du personnel organisés selon les principes de LAHY tout en rejetant les méthodes tayloriennes.



Domaine public.

Grandeur et déclin de la psychotechnique : 1945-1980

- 21 Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, la psychotechnique connaît un âge d'or. Ce succès relatif peut s'expliquer par de multiples facteurs.
- La période de la reconstruction nécessite de recruter, former énormément de main-d'œuvre dans un délai restreint et à moindre coût. Un consensus réunit syndicats, patronat et pouvoirs publics autour de la productivité, et accorde une place de premier plan à la psychotechnique. Elle peut ainsi servir à la reconstruction du pays et à l'amélioration de la qualification des travailleurs.
 - La psychotechnique est notamment utilisée pour la FPA (Formation Professionnelle Accélérée) au sein d'une nouvelle structure créée en 1947 qui deviendra ultérieurement l'AFPA. Elle emploie un nombre important de psychologues du travail qui auront pour mission de sélectionner les travailleurs les plus aptes à suivre une formation professionnelle accélérée.
 - La construction de tests standardisés détectant les grandes catégories d'aptitudes génériques (verbales, numériques spatiales...), permet une diffusion massive des batteries collectives, peu onéreuses.
- 22 En l'espace d'une dizaine d'années (1945-1955), de multiples initiatives institutionnelles permettent d'asseoir la position des psychotechniciens. À cette époque, nombreux étaient les psychotechniciens qui menaient de front une activité de praticien et une activité scientifique. Ce modèle de « recherche appliquée » qui avait guidé les premières applications de la psychotechnique semble actuellement en net recul. Ce divorce entre la pratique scientifique et la pratique professionnelle de la psychologie du travail risque de s'accroître, en raison d'une hyper-spécialisation de la recherche, et d'un environnement valorisant une recherche académique peu en lien avec les applications.

La remise en cause de la psychotechnique

- 23 Cet âge d'or sera d'assez courte durée, les critiques viendront à la fois en interne, y compris par les pionniers de cette discipline. Ce sont des critiques de fond, quant au positionnement social de la psychotechnique. Ainsi, la psychologie du travail d'après-guerre, ne se pose plus selon Marcel TURBIAUX, en arbitre des conflits entre le travail et le capital, mais en auxiliaire du capital. Cet éloignement progressif de la psychotechnique de ses objectifs humanistes initiaux permet de comprendre également pourquoi les syndicats se sont montrés de plus en plus hostiles à son égard. Ce glissement se traduit par la crainte exprimée par PACAUD d'une psychotechnique au seul profit des entreprises :

« Comme dans la famille et à l'école, au travail aussi on nous demande de conseiller, d'orienter, de défendre, d'arbitrer, de réconcilier, d'apaiser, de consoler [...] et pour accomplir des tâches d'une si noble et si haute responsabilité, on nous propose de dépendre d'un quelconque chef d'une quelconque entreprise. Allons, c'est une plaisanterie que cela ! [...] nous ne voulons dépendre que de la Science. »

- 24 Ce refus d'être au service de la seule entreprise se double de l'inquiétude que certains psychotechniciens abandonnent l'analyse du travail. La psychotechnique se tourne vers une pratique de sélection destinée à éliminer les inaptes. Cette psychologie du travail adossée à l'aptitude fait l'objet d'une critique de plus en plus marquée.
- 25 Mais surtout, les ancrages théoriques de la psychologie du travail se diversifient en intégrant lors des « missions de productivité » envoyées aux États-Unis, les apports de la psychosociologie. Les entreprises, par l'entremise de jeunes psychosociologues (ANZIEU, ARDOINO, DUBOST, PALMADE, PAGÉS...) qui pour certains avaient été formés à la psychotechnique, découvrent le mouvement des relations humaines. Ces approches se développeront au sein d'organismes de formation (CEGOS⁶, CNOF⁷, ainsi qu'au sein de l'ANDCP⁸. La question ne se pose plus seulement, comme le suggérait BONNARDEL, d'adapter le travailleur à son métier, mais de penser l'adaptation du

travail à l'homme. La seule vision d'une psychotechnique cherchant à trouver à chacun sa place, sa juste place devient obsolète... la prise en compte de l'organisation s'avère désormais incontournable. En intégrant les organisations du travail, la psychologie s'ouvre d'autres perspectives professionnelles prenant en compte situations et conditions de travail. Les apports de la psychiatrie sociale, avec les travaux de SIVADON, LEGUILLANT, VEIL, vont également enrichir la discipline... Mais il s'agit d'un autre épisode de l'histoire de la psychologie du travail.

NOTES

- 1 CNAM : Conservatoire national des Arts et Métiers/INETOP : Institut national d'études du travail et de l'orientation professionnelle.
- 2 Face aux critiques adressées aux psychotechniciens, la SFP édite en 1968, une brochure intitulée « Des psychologues du travail, pour faire quoi ? ».
- 3 LAHY (1872-1943) est un personnage central dans le développement de la psychologie du travail. Issu d'un milieu modeste, il aurait été ouvrier pendant quelques années, probablement syndicaliste, avant de reprendre des études en sociologie, psychologie et physiologie. Autodidacte, il démarre sa carrière vers 30 ans, dans le laboratoire de TOULOUSE. Il combattit le taylorisme dès 1913 et participa à la création d'une vingtaine de laboratoires psychotechniques d'entreprises et d'administrations. Nous renvoyons le lecteur intéressé par LAHY, aux travaux de Marcel TURBIAUX.
- 4 En 1926, un diplôme d'expert-psychotechnicien avait aussi été organisé au sein de l'Institut de psychologie.
- 5 TOULOUSE (1865-1947) est un personnage majeur de la psychologie française au début du XX^e siècle. Il fonde le premier service de psychiatrie ouvert, auquel il rattache plusieurs laboratoires de psychologie (hôpital Henri-Rousselle). Ses recherches en psychologie et psychopathologie s'inscrivent dans un projet de réforme sociale. Il occupera la position de chef de file au sein de l'école française psychotechnique (M. HUTEAU, 1999).
- 6 Centre de gestion et d'organisation scientifique.
- 7 Comité national de l'organisation française.
- 8 Association nationale des directeurs et chefs du personnel.

AUTEUR

Bruno Cuvillier

Maître de conférences, psychologie du travail et formation à partir de la pratique

IDREF : <https://www.idref.fr/060364831>

ORCID : <http://orcid.org/0000-0003-2718-1393>

HAL : <https://cv.archives-ouvertes.fr/bruno-cuvillier>

ISNI : <http://www.isni.org/000000000290571X>

BNF : <https://data.bnf.fr/fr/14409890>

Formation et exercice professionnel de la psychologie du travail et des organisations en Allemagne

Wolf-Ulrich Scholz et Stéphanie Gosset

DOI : 10.35562/canalpsy.1598

PLAN

Y a-t-il une profession de psychologue du travail et des organisations en Allemagne ?

Le psychologue diplômé en tant que généraliste a vécu, mais qui en sera l'héritier ?

Les titulaires du Bachelor seront-ils préparés à de telles tâches ?

De quoi s'occupent les psychologues du travail et des organisations d'aujourd'hui en Allemagne ?

La psychologie du travail et des organisations est-elle pareille en Allemagne et en France ?

TEXTE

Y a-t-il une profession de psychologue du travail et des organisations en Allemagne ?

- 1 Un siècle après les premiers écrits percutants de Hugo MÜNSTERBERG, la formation des psychologues du travail et des organisations est (à nouveau) en pleine mutation, et le champ professionnel n'est pas défini de façon précise. Bien qu'il n'y ait aucun doute sur le fait que les psychologues du travail et des organisations représentent, en nombre de professionnels, le deuxième groupe de psychologues après les psychologues cliniciens, il n'est pas certain qu'on puisse (déjà) parler d'un métier en soi.

Le psychologue diplômé en tant que généraliste a vécu, mais qui en sera l'héritier ?

- 2 Durant 70 années, l'exercice de la psychologie en Allemagne a été régi par l'obtention du Diplôme de Psychologue (sans restriction de spécialités, bien que la mention de spécialité pour la psychologie clinique et la psychologie du travail et des organisations soit apparue ces dernières années). Aujourd'hui, il n'y a plus que quelques universités où l'on puisse encore débiter un parcours permettant d'obtenir le Diplôme de Psychologue en Allemagne. En effet, dans le cadre du processus de Bologne, ce cursus menant au Diplôme est aujourd'hui majoritairement remplacé par les cursus de Bachelor et de Master. Cependant, les psychologues du travail et des organisations qui exercent aujourd'hui en 2013 ont, pour la très grande majorité d'entre eux, un Diplôme de Psychologie (avec pour la plupart une spécialité).
- 3 Dans l'avenir des « titulaires du Bachelor », y aura-t-il une profession de psychologues du travail et des organisations ou une profession de psychologues de l'économie ou uniquement des étudiants en attente de l'obtention d'un Master ?
- 4 Parmi les nouveaux cursus de Bachelor et de Master permettant d'acquérir, en Allemagne, des compétences en psychologie du travail et des organisations (et il y en a actuellement 32), il en existe certains dont le but n'est plus d'acquérir une qualification en psychologie, mais qui ciblent spécifiquement une qualification en psychologie du travail et des organisations. La plupart de ces cursus-là sont enseignés dans des écoles supérieures privées. Cependant, ils sont appelés « psychologie de l'économie » et non « psychologie du travail et des organisations », en réaction à une évolution de l'Organisation Professionnelle des Psychologues Allemands qui, il y a plusieurs années, a regroupé la section de « psychologie du travail et des organisations » avec la section de « psychologie du marché et de la communication » sous l'appellation commune de la section « psychologie de l'économie » (voir <http://www.wirtschaftspsychologie-bdp.de/>).

- 5 Le Groupe de Psychologie du Travail et des Organisations de la Société Allemande de Psychologie (un regroupement des psychologues universitaires) a également suivi ce mouvement, jusqu'à un certain point, et se nomme depuis 2010 « Groupe de Psychologie du Travail, des Organisations et de l'Économie » (Psychologie TOE ou en allemand, AOW Psychologie = Arbeits-, Organisations- und Wirtschaftspsychologie). Sur la page d'accueil Internet de ce Groupe de la Société Allemande de Psychologie, on peut lire en tout premier lieu la décision suivante concernant les activités principales des psychologues du travail, des organisations et de l'économie (sachant que l'acronyme est par ailleurs AODGPS donc sans le « W » de « Wirtschaft », ce qui veut dire : sans le « E » pour « économie ») :

« Les psychologues TOE (du Travail, des Organisations et de l'Économie) étudient et organisent les interactions entre : d'une part les conditions du travail, des organisations et de l'économie, d'autre part les vécus et comportements humains dans les organisations. Le but est d'améliorer l'adaptation entre les individus et le contexte de travail, en tenant compte de la santé, des performances et de l'efficacité. Les questions de psychologie de l'économie concernent dans ce cas le comportement et le vécu des personnes dans des contextes économiques au sens large (par ex : en tant que consommateurs, contribuables, chercheurs d'emplois) et dans des processus économiques plus vastes (développement économique et mondialisation) (<http://www.aodgps.de/>). »

Les titulaires du Bachelor seront-ils préparés à de telles tâches ?

- 6 Il n'est pas certain que les psychologues du travail, des organisations et de l'économie ou les psychologues du travail et des organisations puissent jouer un rôle dans la formation de l'identité professionnelle des psychologues dans le futur, surtout en ce qui concerne les titulaires d'un Bachelor, puisque l'Organisation Professionnelle des Psychologues Allemands (BOP) et la Société Allemande de Psychologie sont d'accord sur le fait que seul le Master mérite le droit d'exercer l'activité de psychologue.

- 7 Un sondage mené en 2006 auprès d'employeurs sur les critères permettant d'employer des psychologues du travail et des organisations a indiqué que leur 3^e choix était : un savoir large dans différents champs de la psychologie. Le premier était : un savoir spécifique en psychologie du travail et des organisations ; le second : des stages dans des entreprises réputées ; le quatrième : l'obtention de très bons résultats finaux ; le cinquième : avoir fait une partie des études ou un stage à l'étranger ; le sixième : rapidité des études. Concernant le 3^e choix, il serait nécessaire qu'il y ait des changements pour que les titulaires d'un Bachelor en Psychologie du travail et des organisations aient d'aussi bonnes chances sur le marché du travail que les diplômés en psychologie jusqu'à présent.
- 8 Afin que le Bachelor en psychologie du travail, des organisations et de l'économie soit un métier indépendant, dont les titulaires puissent être sollicités sur le marché du travail allemand, il faudrait qu'en plus de cela, il y ait des changements dans ce qu'indique l'auteur de l'ouvrage d'enseignement paru en 2011 « Psychologie du travail, des organisations et du personnel pour Bachelor » qui affirme : « Par ailleurs, les psychologues de toutes orientations seront considérés comme des experts par exemple pour des questions concernant la sélection du personnel, le développement du personnel et l'organisation du travail », (KAUFFELD, 2011, p.VII). (Notons que dans cet ouvrage, la psychologie du personnel est considérée comme étant à l'intersection de la psychologie du travail et de la psychologie des organisations, et non comme une prolongation ce qui est le cas de la psychologie de l'économie, cf. KAUFFELD, 2011, p.5).

De quoi s'occupent les psychologues du travail et des organisations d'aujourd'hui en Allemagne ?

- 9 Dans un autre livre d'enseignement appelé « Psychologie des organisations », paru en 2012 dans la collection « Psychologie pour Bachelor », il est estimé qu'il y a déjà « certainement plus de 5 000 » psychologues des organisations en Allemagne. Il y est également

expliqué que « les salaires à l'embauche varient jusqu'à 100 % selon les branches, l'employeur et les qualifications supplémentaires. Toute personne ayant terminé ses études est encouragée à augmenter sa valeur sur le marché du travail en acquérant des qualifications supplémentaires, par exemple en économie et en droit du travail » (KANNING & STAUFENBIEL, 2012, p.26). Tout cela ne ressemble pas à un métier établi. Ces auteurs considèrent que les champs dans lesquels l'exercice de la psychologie des organisations s'applique sont 1) le diagnostic du personnel, 2) le développement du personnel et 3) le développement des organisations (KANNING & STAUFENBIEL, 2012, p.27).

- 10 Dans un autre ouvrage : « La psychologie des organisations : savoir de bases, concepts et champs d'application » (SPIESS & ROSENSTIEL, 2010) qui ne s'adresse pas uniquement aux étudiants, et dont un des co-auteurs a été un acteur déterminant pour l'implantation de la psychologie des organisations en Allemagne dans les années 70 (ROSENSTIEL, MOLT & RÜTTINGER, 1972), on trouve les champs d'applications suivants : direction, sélection du personnel, formes classiques du travail en groupe, travail en équipe et développement des équipes, fusions d'entreprises et leurs conséquences, culture d'entreprise, conseil dans les organisations, équilibre entre vie professionnelle et vie privée, expatriation, développement des organisations et du personnel, comportements contre-productifs, santé dans l'organisation, changement dans les organisations – réinsertion – retraite, éthique dans les organisations.
- 11 On retrouve les champs d'application les plus courants dans « Psychologie du travail, des organisations et de l'économie pour les BACHELORS » (KAUFFELD, 2011), ouvrage cité précédemment : les équipes et leur développement, communication et coopération interculturelle, satisfaction au travail et motivation, analyse du travail et aménagement du travail, travail et santé.

La psychologie du travail et des organisations est-elle pareille en Allemagne et en France ?

- 12 Une comparaison des thèmes et champs d'application avec les sommaires de deux récents ouvrages français de psychologie du travail et des organisations (BERNAUD, J.L. & LEMOINE C., 2012 ; BOBILLIER-CHAUMON, M.-É., & SARNIN, P., 2012) montre qu'il existe des similitudes, qui nous permettent d'affirmer qu'il y a une compréhension similaire de la psychologie du travail et des organisations entre la France et l'Allemagne. Cependant, une analyse plus fine nous apporterait peut-être quelques surprises, car nous ne trouvons dans aucun des ouvrages allemands des références à la littérature française, et la seule référence à un auteur allemand que l'on trouve dans les deux ouvrages français de psychologie du travail et des organisations est celle d'une traduction en français d'« Essais et Conférences » de Martin HEIDEGGER paru en 1958. Or, selon mes connaissances actuelles, aucun grand auteur parmi les psychologues allemands du travail et des organisations ne reconnaît l'importance de HEIDEGGER dans la psychologie du travail et des organisations.

AUTEURS

Wolf-Ulrich Scholz

Psychologue du Travail et des Organisations à l'Université Goethe, Francfort s/Main

Stéphanie Gosset

Psychologue titulaire d'un Master 2 Recherche en Psychologie Sociale à l'Université Lumière Lyon 2

Et ailleurs ? Formation et perspectives dans deux pays francophones

Didier Gigandon

DOI : 10.35562/canalpsy.1601

PLAN

Québec : Carole CHARRAS

Suisse : David BIZE

TEXTE

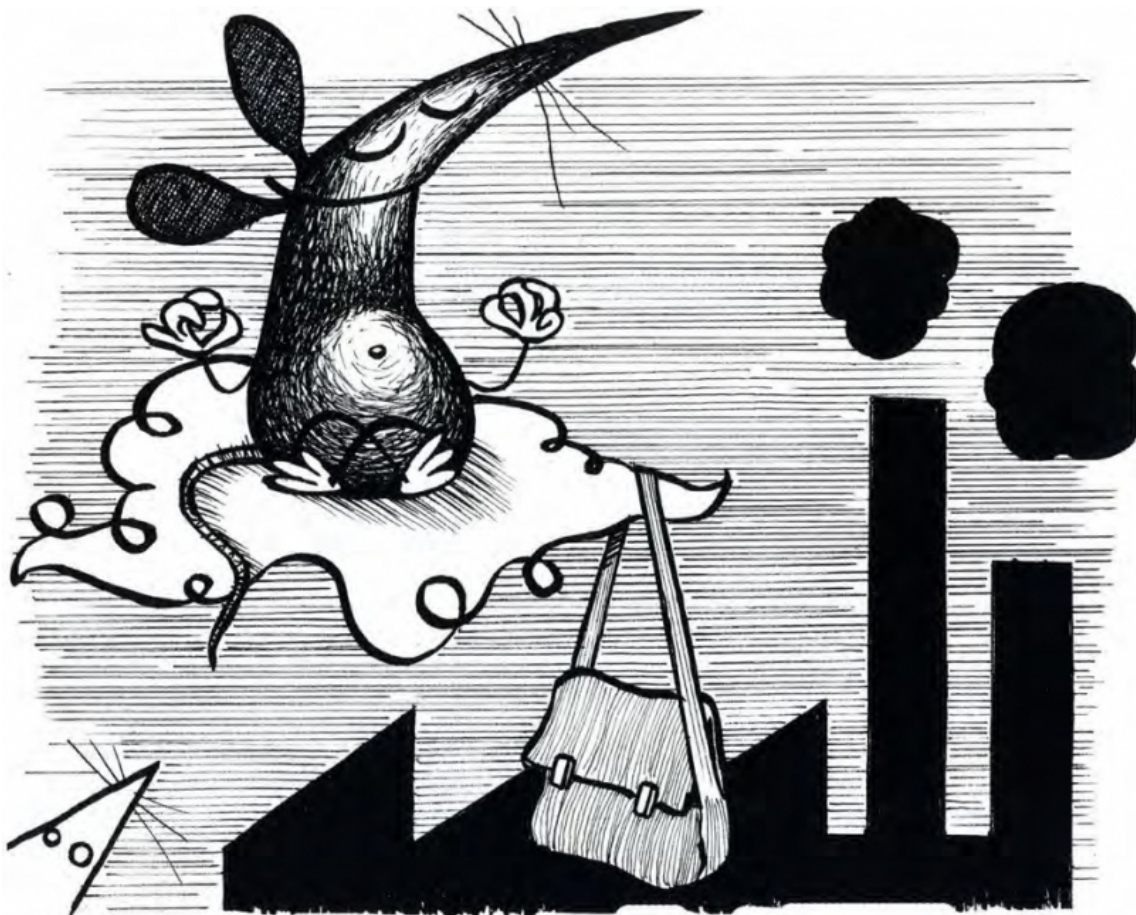
Québec : Carole CHARRAS

- 1 Stéphanoise d'origine, Carole CHARRAS a eu l'opportunité d'étudier et de travailler plusieurs années au Québec après une première partie de carrière commerciale. C'est donc depuis cette expérience qu'elle peut nous proposer un petit éclairage sur la place de la psychologie du travail et des organisations au Québec. Un clic à 3 000 km, et une réponse trois jours après, plutôt que d'avoir des réponses d'impossibilité administrative en France : voilà, entre autres choses, ce qui a décidé de son départ.
- 2 La psychologie du travail est une discipline très jeune au Québec ; elle apparaît seulement au début des années 60. C'est sans doute une des raisons qui font que les psychologues se montrent très curieux de tout ce qui peut alimenter leur réflexion, et prompts à défricher des terrains différents de ceux de la « vieille Europe ». De plus, l'environnement américain pousse, si on veut exister en tant que Québécois, francophone qui plus est, à beaucoup de rigueur dans la recherche, à beaucoup de fiabilité dans les données quantitatives. Il faut « jouer le jeu » anglo-saxon pour exister.
- 3 Les premières années d'études menant à l'obtention du baccalauréat (équivalent licence) sont axées sur la sociologie et la psychologie. Ce n'est qu'après l'obtention de ce diplôme qu'on peut choisir de

s'orienter soit en sociologie, soit en psychologie clinique, soit en psychologie du travail. On entre alors dans des études doctorantes, seules permettant de porter le titre de psychologue depuis 2006. Accéder au statut de doctorant représente une sorte de Graal pour les étudiants : trois cents environ sortent du baccalauréat, pour dix places de doctorants...

- 4 Tout au long des études, y compris au niveau le plus haut, il y a obligation de présence en cours ET obligation de travailler dans une posture qui peut se rapprocher de celle de psychologue. L'Université permet et favorise ce type d'expérience, et en propose de manière non négligeable en interne. Ces aspects d'investissement dans la « société civile » seront prépondérants pour l'admission en tant que doctorant, au même titre que les résultats « scolaires » qui ne peuvent être inférieurs à A1 (pour un maximum de A3, une note moyenne B dans le dossier étant rédhibitoire).
- 5 Le doctorant devra donc mener de front une recherche universitaire (supervisée par un Directeur de thèse), et agir en intervention (supervisé par un Directeur de stage). La place des psychologues est donc faite dans la société, et se construit pendant les études. Professionnellement, l'intégration se fait d'elle-même, le nombre de postes proposés étant suffisant pour que chacun s'y retrouve (cinq cents psychologues en tout formés, pour un territoire de sept millions d'habitants grand comme cinq fois la France), sous réserve d'être habilité par l'Ordre. À noter l'existence de l'UCAM, université qui ouvre la possibilité de suivre un cursus doctorant dans une démarche uniquement professionnelle.
- 6 Peu des bacheliers deviendront donc psychologues, mais ils irrigueront les divers champs en lien avec le monde du travail : orientation, ressources humaines, ergonomie, administration des affaires, etc. C'est sans doute ce tronc d'études commun à de nombreux acteurs qui permettra, notamment dans l'approche des risques psychosociaux, que la question de l'interdisciplinarité des équipes se pose de manière assez différente de ce que nous connaissons en France.
- 7 Un psychologue français qui souhaite exercer au Québec pourra le faire, sous réserve de maîtriser obligatoirement le français et l'anglais, et d'être accrédité ; il y aura certainement nécessité de valider

quelques cours, notamment de déontologie. Il sera nécessaire également de s'adapter au mode de pensée québécois, assez influencé par le modèle anglo-saxon. En effet, les psychologues du travail québécois, même s'ils sont attentifs aux facteurs humains, apparaissent assez décomplexés sur la question de servir l'homme ou le capital, et la nécessaire adéquation de l'homme et du travail.



Guilhem Gaillardou.

Suisse : David BIZE

- 8 David BIZE travaille à l'office cantonal d'orientation scolaire et professionnelle du canton de Vaud. Ses activités, réparties en deux mi-temps, sont d'une part de réaliser des bilans d'orientation auprès de jeunes, et d'autre part de conseiller des adultes dans le cadre de la Validation des Acquis de l'Expérience. La procédure de VAE, peu

structurée en Suisse Romande, est à mettre en place. Il y a, dans ce domaine, beaucoup à faire...

- 9 L'Université de Neuchâtel est la seule université suisse romande délivrant un diplôme de psychologie du travail aux côtés de deux Universités de Suisse alémanique. À noter qu'à Neuchâtel les enseignants sont essentiellement allemands, même si les cours sont dispensés en français et en anglais. Cette prépondérance de la culture allemande interroge, et n'est pas sans incidence sur la difficulté à structurer et faire exister la psychologie du travail en Suisse francophone. De plus, il faut savoir que la psychologie du travail à Neuchâtel est directement rattachée à faculté de sciences économiques. La volonté d'aller vers le monde de l'entreprise est ainsi clairement affichée.
- 10 La structure de l'enseignement est proche de celle de Lyon 2, dans la lignée du « système de Bologne »¹. À noter une place importante faite à la formation continue, y compris dans les offres d'emploi où un titre post Grad sera souvent demandé, notamment en ressources humaines et carrières, ou pour le titre de psychologue conseiller en orientation (qui est spécifique à la Suisse).
- 11 La protection du titre est très récente, effective depuis le 1^{er} avril 2013.
- 12 Les psychologues du travail sont regroupés en associations ; l'APSYTRA comprend 60 membres, et se donne pour mission de faire reconnaître la psychologie du travail en Suisse Romande, beaucoup moins reconnue en Suisse Alémanique. Elle manifeste aussi sa volonté de tisser des liens avec l'association nationale, forte de 250 membres.

NOTES

1 Les accords de Bologne (2010) visent au rapprochement des systèmes d'enseignement supérieur européens dans un cadre commun fondé sur la mise en place d'une structure en trois cycles des études supérieures : Licence, master, doctorat, de l'instauration d'un système commun de crédits (ECTS) pour faciliter la mobilité des étudiants et enfin de la mise en place du « supplément au diplôme » afin de rendre plus facilement lisibles et comparables les diplômes.

AUTEUR

Didier Gigandon

Psychologue du Travail, responsable ressources humaines La Poste et président de l'APIRAF (Association des psychosociologues industriels Rhône-Alpes Forez)

Synthèse et perspectives de la journée sur la psychologie industrielle

Michel Cornaton

DOI : 10.35562/canalpsy.1602

PLAN

Synthèse
Perspectives

TEXTE

- 1 Quelque quarante années après son inauguration, cela ne me déplaît pas de revenir dans cet amphi où, entre-temps, j'ai eu à intervenir, dans le cadre d'animations culturelles et de colloques. Au hasard des rencontres du déjeuner ambulateur offert par les organisateurs de la journée, j'ai appris que Mme Katia OSORIO se trouvait parmi nous aujourd'hui. Qui est-elle ? Eh bien pas moins que la lauréate du concours national des masters 2 de l'année ! Ainsi que j'ai eu l'occasion de le lui dire je souhaiterais que, malgré ses réticences, elle veuille bien accepter nos félicitations les plus sincères, tant elle fait honneur à notre Université, à la psychologie du travail, mais aussi à son directeur de mémoire, Philippe SARNIN, cheville ouvrière de cette manifestation. Pour la décider à monter parmi nous sur cette scène, je lui apprendrai que Philippe SARNIN a en quelque sorte pris ma succession à mon bureau et dans l'équipe du DESS de psychologie du travail. Katia OSORIO, je vous cède d'autant plus volontiers de mon temps de parole qu'une grande part du travail de synthèse qui m'est dévolu a déjà été effectuée par les rapporteurs des quatre tables rondes.
- 2 *Intervention de Katia OSORIO acclamée par l'assemblée*
- 3 Merci, Madame, d'avoir bien voulu partager avec nous vos lauriers à l'occasion de ce 1er Prix qui, m'a-t-on dit, a été attribué pour la première fois à une femme par ce jury aux noms prestigieux.

Synthèse

- 4 Grâce à des rapports clairs, concrets et précis, les rapporteurs nous ont en effet transmis quatre synthèses. Dépourvu de la faculté d'ubiquité, plutôt que de courir d'un atelier à un autre je m'en suis tenu à un seul, intitulé « Technologie et travail : les apports de la psychologie du travail ». L'animation attentionnée, mais ferme de Marc-Éric BOBILLIER-CHAUMON a permis aux trois intervenantes, psychologues du travail, Nadia BARVILLE (SNCF), Emmie BOUVIER (Bio-Mérieux), Laurence TRIPOSSELI (CNAM Rhône-Alpes), d'exposer leur problématique particulière, de susciter des échanges et même d'amorcer, malgré le peu de temps imparti, un débat sur le sens du travail, le challenge de la co-construction avec des porteurs de projet, la contribution à l'amélioration de la santé publique, enfin le comment partir de la concrétude du travail pour aboutir à la rude loi du vivre ensemble, en sachant que dans ce cas ce n'est pas l'objet technique lui-même qui importe le plus, fût-il le tout nouveau logiciel relationnel. Quel est alors le rôle d'un psychologue du travail ? Il apparaît à l'une des intervenantes que, dans tous les cas, celui-ci doit d'abord s'imprégner de l'odeur spécifique à l'entreprise.
- 5 La journée était aussi l'occasion de fêter le centenaire de la psychologie industrielle. En ce sens que le psychologue allemand puis américain, Hugo MÜNSTERBERG, a proposé en 1913 des méthodes de psychologie dite « industrielle » permettant d'analyser les métiers et les aptitudes professionnelles. Didier GIGANDON souligne le fait que MÜNSTERBERG ait été l'un des premiers à reprocher son inhumanité au taylorisme, qui ignore les aspects psychologiques, à commencer par les motivations au travail. En opposant le « modèle allemand » au « modèle américain », MÜNSTERBERG fait figure d'opposant au modernisme de l'époque... celui des « temps modernes ». Outre le mérite de la découverte pour plusieurs d'entre nous, cette présentation de l'œuvre de MÜNSTERBERG a permis de situer la psychologie du travail dans un cadre historique, indispensable à toute réflexion critique de longue portée.
- 6 Bruno CUVILLIER a inscrit son exposé d'une remarquable érudition dans la même perspective historique pour décrire l'évolution de la psychologie industrielle de la fin du XIX^e siècle à la fin du XX^e. On y

voit la part belle faite à une psychotechnique avant tout au service du taylorisme, mais aussi une originalité française vis-à-vis des USA, même si la distinction entre psychotechnique et psychologie du travail est loin d'être claire. On y décèle la triple influence du corps médical et des politiques, sous l'égide de plusieurs ministères, ainsi que de la franc-maçonnerie. Il faut attendre l'entre-deux-guerres pour qu'apparaisse une ligne de rupture entre la psychologie expérimentale et la psychotechnique, dont un incontestable pionnier fut Jean-Maurice LAHY, qui se proclamait lui-même le « père de la psychotechnique en France ». La moindre diffusion de la psychotechnique dans notre pays, en comparaison avec d'autres, peut s'expliquer aussi par la résistance au sein même des entreprises où les services, à commencer par ceux qui gèrent le personnel, craignaient la concurrence. À noter aussi la méfiance de la psychotechnique à l'égard de la psychologie « empirique », la graphologie et la chiromancie entre autres. Tout au long de la première moitié du XX^e siècle, face aux « apôtres du taylorisme », LAHY et ses disciples en psychotechnique exerceront une critique constante de ce taylorisme qui aboutit à une hyperspécialisation des postes de travail. En 1953, 156 centres départementaux d'orientation professionnelle avaient été mis en place.



Guilhem Gaillardou.

- 7 À partir de sa double expérience de psychologue en entreprise ainsi que de celle presque aussi longue d'intervenant en psychologie du travail et d'accompagnateur au sein de l'Institut de psychologie, Gabriel LUNVEN nous fait passer de la psychotechnique à la psychologie du travail en exprimant sa conviction qu'on ne peut être psychologue tout court si on ne considère pas qu'il existe des valeurs humaines supérieures aux lois du marché. Les trois exposés qui suivent constituent une ouverture sur ce qui se passe en dehors de l'Hexagone. Carole CHARRAS (Québec) décrit le cursus professionnel canadien, long et diversifié. Daniel BIZE (Suisse) évoque un profil de psychologue indéterminé et plus ouvert dans un pays où le titre de psychologue n'est reconnu officiellement que depuis le 1^{er} avril 2013. Wolf-Ulrich SCHOLZ (Francfort) nous apprend qu'en Allemagne il n'existe plus guère d'universités qui délivrent un diplôme de

psychologue. Il se demande même si à l'avenir la profession de psychologue du travail sera proposée aux titulaires du Bachelor (licence), diplôme apprécié en Allemagne. Si c'est le cas, comment seront définies ses tâches, ses responsabilités ? Dit en passant : alors qu'à l'accoutumée la traduction simultanée est trop souvent fastidieuse, le tandem franco-allemand Wolf-Ulrich SCHOLZ – Stéphanie GOSSET nous a fait passer un moment de régal linguistique.

Perspectives

8 En d'autres termes, quelle suite à donner à cette journée ? Il reviendra évidemment aux trois coorganisateur·s d'en décider, le GREPS, l'APIRAF et le Groupe allemand de psychologie du travail, qui s'inscrivent dans le long terme et partagent une histoire commune en matière de psychologie du travail. À eux, au cours des mois qui viennent, d'évaluer si la dynamique de la journée est parvenue à créer une cristallisation susceptible de donner corps à des problématiques nouvelles ou, tout au moins, de renouveler les anciennes. Toujours est-il qu'il m'est demandé de donner mon point de vue d'observ(acteur) extérieur à ces trois groupes décisionnels (l'un à statut universitaire, l'autre à statut associatif, le troisième, franco-allemand, à statut hybride). Je commencerai par mettre en valeur les ingrédients qui ont contribué à la réussite de la rencontre et qu'il conviendrait donc de conserver :

- la mixité des générations et du sexe des intervenants,
- le choix de jeunes professionnels qui, tout en ayant une insertion professionnelle, sont des doctorants,
- l'ouverture aux échanges avec la salle,
- le souci d'aller voir ailleurs ce qui se passe, en faisant appel à des chercheurs et professionnels étrangers,
- le choix d'avoir donné d'emblée un cadre historique à la journée. La célébration d'un anniversaire a été beaucoup plus qu'un prétexte, elle a fourni un solide fil rouge à la mosaïque des interventions.

9 Après avoir évoqué la psychologie industrielle, la psychotechnique et la psychologie du travail, avec ce même parti pris d'inscrire la psychologie et les psychologues du travail dans l'histoire, il serait souhaitable à présent de porter l'attention sur le second terme, celui de travail, à savoir le terrain d'observation et d'application qui nous a

réunis ce jour. De toile de fond des interventions, la trilogie de la technique, de l'emploi et du travail serait alors placée au premier plan de la toile.

- 10 Face à celle-ci, s'il nous faut reconnaître que la mécanisation puis l'automation ont abouti à la déshumanisation du travail, ce n'est pas une raison pour exclure aujourd'hui la technique de la culture, au risque d'opérer une nouvelle déshumanisation. D'autant qu'il n'existe pas de déterminisme, ainsi, dès l'introduction du taylorisme en France, Jean-Maurice LAHY avait relevé que des ouvriers réduits à l'impossibilité de faire avec leurs mains les gestes nécessaires dans le temps chronométré parvenaient à « s'aider de la tête comme d'un troisième bras ». Dans sa volonté de mécanisation de la main, le taylorisme n'avait pas réussi à l'éliminer complètement. La main est plus que la main, aussi ne peut-elle être séparée de l'action mentale, de l'activité du sujet. J'irais jusqu'à parler de l'intelligence, sensitive, de la main, après avoir travaillé en 2x8 sur des boudineuses. Après coup, en décomposant le mouvement, je compris que j'avais acquis un *tour de main*, en utilisant autrement mes mains, mais aussi mon corps, en laissant un léger mou au câble et en évitant de trop le fixer des yeux, comme si un circuit cognitif nouveau s'était établi entre la main et le regard. Tout en souscrivant à la formule de LAHY cité ci-dessus, je dirais plutôt que je m'étais aidé de la main comme d'un second cerveau... après avoir déconnecté le premier. Cette synchronie de la main et du regard qu'est ici le tour de main caractérise toujours le seul travail humain à ce moment où production et création ne font plus qu'un.
- 11 Il y a d'autant moins de déterminisme que lorsqu'on observe l'évolution du travail dans les sociétés industrielles on s'aperçoit qu'il existe des différences notables entre les pays. Prenons l'exemple de la France et de l'Allemagne puisque c'est l'analyse comparée la plus courante en ce domaine et qu'un groupe de recherche allemand fait partie des organisateurs de la journée. Là où nous nous trouvons présentement, un lieu destiné en priorité à la formation de jeunes, je choisirai comme indicateur le taux de chômage des jeunes dans nos deux pays. Après avoir fait le constat que la France est l'un des pays où l'on a le plus cultivé le mépris à l'égard du travail manuel et la méfiance à l'encontre des travailleurs, ainsi que des entreprises et de l'esprit d'entreprise, il apparaît qu'une des causes principales du

chômage élevé des jeunes Français se révèle être le manque de relation entre la formation scolaire et le monde du travail. En Allemagne, au contraire, le système « dual » a permis d'établir une relation de l'apprentissage en entreprise avec l'école professionnelle.

- 12 L'enseignement professionnel en Allemagne regroupe les organismes publics et privés de formation. Par ailleurs, l'enseignement professionnel ne comprend pas seulement les écoles, mais aussi les entreprises, les ateliers d'apprentissage, les centres de réadaptation, bref toutes les institutions à l'origine des diverses actions de qualification professionnelle. Le système repose sur un consensus de fait : l'entreprise est reconnue comme formatrice par les pouvoirs publics et les partenaires sociaux. Les jeunes Allemands, même ceux qui proviennent des couches les moins qualifiées, celles les plus menacées par le chômage, s'intègrent plutôt bien à la vie professionnelle, alors qu'en France la formation pratique technique est confiée traditionnellement à l'école. À l'arrivée, le système français de formation fait apparaître des déficits importants qui se traduisent par des effectifs très faibles : on en a une idée en comparant les 75 % d'une classe d'âge suivant une formation professionnelle en Allemagne avec les 5 % d'élèves français de la même catégorie.
- 13 Afin d'expliquer une telle disproportion entre les deux pays les analystes de la société française continuent d'en référer à la pseudo-psychologie du « tempérament national » ou de la « mentalité des peuples », plutôt qu'à des faits d'histoire, qu'ils ignorent, dans ce cas de figure la loi Le Chapelier, votée le 14 juin 1791, qui proscrivait les corporations de métiers et le compagnonnage. On n'a pas trouvé pire pour accélérer la déliaison sociale. Concernant notre propos de l'instant je relèverai son rôle dans la destruction du système d'apprentissage français et, par voie de conséquence, des structures de protection de l'enfant et de l'adolescent.
- 14 En conclusion, s'il ne veut pas être réduit à un rôle d'adoucisseur, de panseur des plaies et des bosses du travail, le psychologue doit assumer ses responsabilités dans les grands débats de société ayant trait à l'homme et à la femme au travail ou sans travail. S'il perd de vue l'analyse concrète du travail, le psychologue deviendra peut-être un expert ès techniques, ou encore un coach, mais, en s'éloignant du travail réel, il se discréditera sur la question sociale. N'est-ce pas ce

que les pionniers de la psychologie du travail, Jean-Maurice LAHY (1872-1943) et, plus près de nous, Suzanne PACAUD (1902-1988) pressentaient déjà ?

AUTEUR

Michel Cornaton

Professeur émérite de l'Université Lyon 2, directeur-fondateur de la revue Le Croquant

IDREF : <https://www.idref.fr/026799421>

ISNI : <http://www.isni.org/0000000121435028>

BNF : <https://data.bnf.fr/fr/11897699>

Bibliographie du dossier

TEXTE



Domaine public.

- 1 BERNAUD, J.-L. & LEMOINE C. (2012) *Traité de psychologie du travail et des organisations*, 3^e édition entièrement revue et augmentée, Paris : Dunod.
- 2 BOBILLIER-CHAUMON, M.-É., & SARNIN, P. (2012) *Manuel de psychologie du travail et des organisations*, Bruxelles : de Boeck.
- 3 CARROY J., OHAYON, A., PLAS, R. (2006) *Histoire de la psychologie en France XIX^e-XX^e siècles*, La Découverte, coll. « Grands repères. Manuels ».
- 4 CLOT, Y. (dir.) (1999) *Les histoires de la psychologie du travail : approche pluridisciplinaire*, Toulouse, Octarès. 2^e éd. augmentée.
- 5 HUTEAU, M. (1996) « L'École française de psychotechnique 1900-1940 », in *Les histoires de la psychologie du travail. Approche pluridisciplinaire* (Dir. Y. CLOT), Octares Ed., Toulouse, pp.29-46.
- 6 HUTEAU, M., (2002) *Psychologie, psychiatrie et politique sous la troisième république : La biocratie d'Edouard Toulouse (1865-1947)*, Paris : L'Harmattan.

- 7 KANNING, U.P. & STAUFENBIEL, T. (2012) *Organisationspsychologie*, Göttingen : Hogrefe.
- 8 KAUFFELD, S. (2011) *Arbeits- Organisations- und Personalpsychologie für Bachelor*, Heidelberg : Springer.
- 9 LAHY, J.-M. (1916) *Le système Taylor et la physiologie du travail professionnel*, Paris, Masson et Cie.
- 10 LAHY, J.-M. (1910) « Recherches sur les conditions de travail des ouvriers typographes composant à la machine dite “linotype” », *Bulletin de l'inspection du travail*, 1910, vol. 18 n°1-2, pp.45-103.
- 11 LE BIANIC, T. (2005) *Les « ingénieurs des âmes ». Savoirs académiques, professionnalisation et pratiques des psychologues du travail de l'entre-deux-guerres à nos jours*, thèse de doctorat de sociologie, Université d'Aix-en-Provence.
- 12 MONTMOLLIN, M. (de), (1972) *Les psychopâtres : une autocritique de la psychologie industrielle*, Paris, PUF.
- 13 MUNSTERBERG, H. (1913) *Psychologie and Industrial Efficiency*, Boston, MA, US : Houghton, Mifflin and Company Münsterberg, Hugo.
- 14 MUNSTERBERG, H. (2010) *Le cinéma : une étude psychologique et autres essais*. Traduit de l'anglais par (M. RICHET, Trad.), Edition Heros-Limite (Œuvre originale publiée en 1913).
- 15 MUNSTERBERG, H. (2010) *Psychologie du cinématographe*, (B. GENTON, Trad.), Incidence Éditeurs (Œuvre originale publiée en 1916).
- 16 REUCHLIN, M. (1971) « Naissance de la psychologie appliquée », in : REUCHLIN, M., *Traité de Psychologie appliquée*, Vol. 1, Paris, PUF.
- 17 ROSENSTIEL, L. von, MOLT, W. & RÜTTINGER, W. (1972), *Organisationspsychologie*, Stuttgart : Kohlhammer.
- 18 SPIESS, E. & ROSENSTIEL, L. von (2010), *Organisationspsychologie. Basiswissen, Konzepte und Anwendungsfelder*, München: Oldenbourg.
- 19 TURBIAUX M. (2013). « Sous le drapeau rouge : la conférence internationale de psychotechnique de Moscou de 1931. 1^{re} partie : Psychotechnique et taylorisme à la russe », *Bulletin de psychologie*, 5, n° 527, pp.417-435.



Domaine public.

Coup de cœur

Pierre BAYARD, *Aurais-je été résistant ou bourreau ?*

Jean-Paul Eckenspieller

RÉFÉRENCE(S) :

Pierre BAYARD, *Aurais-je été résistant ou bourreau ?*, Paris, Les Éditions de Minuit.

TEXTE

- 1 Vous êtes-vous déjà posé cette question : aurais-je été résistant ou bourreau ?
- 2 Pierre BAYARD se lance le défi de trouver la ou les réponses à cette question. Mais comment répondre quand on est né après la guerre dans un pays qui n'a pas connu de conflit armé sur son sol depuis 1945 ?
- 3 Le livre fait penser à une partie d'échecs entre l'auteur et son personnage, à cette différence que le but n'est pas la destruction du camp adverse, mais la recherche pour l'auteur de cette personnalité cachée en lui qui ne se révèle que chez certaines personnes confrontées à des situations d'exception. Accompagné de son avatar, ce personnage de lui-même envoyé à l'époque de la Seconde Guerre mondiale, Pierre BAYARD va à la rencontre des hommes et des femmes qui ont à un moment de leur vie choisi de basculer dans la résistance. Par l'analyse de leurs parcours, il pense trouver les clés de cette énigme : pourquoi ont-ils fait ce choix ? Avec lui nous allons découvrir ce qui a déterminé ces gens à entrer dans l'action, tel son père né en 1922, Romain GARY, Sophie SCHOLL et les membres de la Rose Croix, Daniel CORDIER – secrétaire de Jean MOULIN, Aristide DE SOUSA MENDÈS – consul du Portugal à Bordeaux, les Justes Rwandais, Milena JESUSKA – journaliste tchèque et d'autres non moins importants, tous confrontés à ce choix : entrer en action – comme résistant ou bourreau – ou rester passif.
- 4 Pierre BAYARD, professeur de littérature et psychanalyste, s'engage dans cette aventure en homme prudent, conscient des tours que

pourraient lui jouer les sirènes de l'Histoire.

- 5 Plusieurs niveaux de lecture, policier, historique, psychologique, pédagogique même, permettent de mener l'enquête aux côtés du personnage Pierre. On peut être sceptique au début, mais très vite on est captivé par la démarche et on doit aussi choisir parce que la question-titre peut déborder largement dans notre quotidien. Resterons-nous en marge de l'histoire ou bien passerons-nous au-delà du miroir du temps pour nous poser cette même question ? Pour explorer ce chemin intérieur en période de paix, il suffit de la poser autrement. « Aurais-je été résistant ou bourreau ? » devient « Qu'est-ce qui détermine l'engagement ? » Ou bien « qu'est-ce qui nous empêche de protester et désobéir ? » ou encore « Qu'est-ce qui nous paralyse dans des cadres de pensée imposés par la société et dont on ne voit pas les barreaux ? »
- 6 Pierre BAYARD ne nous laisse pas seul face à ces questions. Il pousse l'originalité jusqu'à nous livrer une méthode d'expérimentation et d'investigation pour nous lancer dans l'aventure à notre tour et, au choix des époques, passées ou présentes, nous permettre d'explorer qui nous sommes ou du moins aurions pu être dans des périodes cruciales.

AUTEUR

Jean-Paul Eckenspieller

L'œil du psychone

L'œil du psychclone

TEXTE



Guinard - Caruso.

Alter-idées

Le numérique et le technolibéralisme

Guillaume Carnino

PLAN

Sortir des usages pour penser les effets des techniques
Le numérique, ou la pensée im-médiate

TEXTE

- 1 Il n'est aujourd'hui guère d'opinion plus convenue que celle consistant à considérer la technique (et son avatar contemporain : la technologie, co-produite par l'activité scientifique) comme neutre, c'est-à-dire dépendante des usages que l'on en fait. L'argument peut être avancé de façon vulgaire (« C'est qu'un outil, l'ordinateur. ») ou savante (« Il faut penser les usages sociaux du numérique. »), alors même qu'une telle posture est réductrice, idéologique, et *in fine* fausse.
- 2 L'idéologie du progrès, qui prend ses racines dans un XIX^e siècle fanatiquement scientiste (notamment après 1850), a produit cet énoncé double, rationnellement contradictoire, mais sur le plan politique terriblement efficace : la science et la technique sont neutres et ne promettent rien ; en même temps, la science et la technique sont tout, et promettent le bonheur futur de l'humanité¹. En ce sens, ces deux propositions incompatibles (la technologie n'induit rien par elle-même, et pourtant, elle améliorera la condition humaine) sont souvent tenues pour acquises, voire évidentes.
- 3 Voulant s'ériger contre le progressisme naïf, notamment véhiculé par la seconde affirmation (technologie = davantage de bonheur), le courant dit ScoT (acronyme de *social construction of technology* – construction sociale des techniques²) a montré que toute technique était engrammée dans des pratiques et des univers sociaux, et qu'il y avait un grand intérêt à questionner non pas seulement les visées des producteurs de technologies (par exemple « il faut inventer la télécommande pour aider les personnes handicapées »), mais aussi les réappropriations successives dont elles sont l'objet (la

télécommande a ainsi progressivement été plébiscitée par tous les foyers équipés de téléviseurs).

Sortir des usages pour penser les effets des techniques

- 4 Malheureusement, cette stratégie, gagnante lorsqu'elle visait à s'opposer au progressisme naïf, a plus solidement encore arrimé l'évidence de la doxa selon laquelle toute technique est neutre, c'est-à-dire uniquement déterminée par ses usages sociaux. On assiste alors à ce paradoxe, selon lequel la technique, souvent définie comme un moyen de produire efficacement une action sur le réel, ne déterminerait rien par elle-même : la technique serait ce qui réalise un effet spécifique, mais elle n'aurait pas d'effet propre !
- 5 Après deux siècles de politiques industrialistes, force est de constater que l'industrialisation et la technologisation du monde naturel et humain (pour peu qu'on imagine pouvoir séparer les deux) ont été les principaux vecteurs de transformation des écosystèmes et des sociétés. Plus que n'importe quelle politique, fût-elle de droite, de gauche ou de n'importe lequel des bords extrêmes du spectre politique, les pays occidentaux, puis l'ensemble du globe, ont été moulés dans une production technologique du réel qui surdétermine les rapports sociaux bien davantage que ne le ferait n'importe quelle politique volontariste.
- 6 Issu de l'immigration italienne, mon père me racontait comment dans les années 1950, il était de coutume, dans les banlieues ouvrières, de se retrouver les soirs d'été en bas des immeubles pour discuter jusqu'à très tard entre voisins. Nulle circulaire ministérielle n'a missionné le moindre policier pour faire rentrer tout ce bas peuple dans ses casemates : la télévision s'en est chargée. C'est au fond ce que disait déjà Marshall MACLUHAN dès 1968 : « le *medium*, c'est le message³ ». Le message de la télévision, ce ne sont pas les diverses paroles qu'elle fait transiter : le message de la télévision, c'est la télévision elle-même, avec les formes de vie et les rapports sociaux qu'elle induit. Jaron LANIER, développeur informaticien de haut niveau et auteur de plusieurs ouvrages critiques des technologies contemporaines, a ainsi constaté que la taille des avatars mis en

scène dans les univers de réalité virtuelle influait directement sur le sentiment d'estime de soi des utilisateurs :

« Il est impossible de travailler dans les TIC sans s'engager du même coup dans l'ingénierie sociale. [...] Nous autres [ingénieurs] construisons des extensions de l'être, comme des yeux et oreilles télescopiques (webcams et téléphones portables) et une mémoire étendue (l'univers infiniment détaillé à disposition de nos recherches en ligne). Tout ceci produit des structures au travers desquelles on se connecte au monde et aux autres. Ces structures peuvent changer en retour la façon dont on se conçoit, soi-même aussi bien que le monde. Nous bricolons avec votre philosophie par manipulation directe de votre expérience cognitive, et non indirectement, par la discussion et la conviction. Il suffit d'un tout petit groupe d'ingénieurs pour créer une technologie qui transforme la totalité de l'expérience humaine, et ce à une vitesse à peine concevable⁴. »

- 7 LANIER considère ainsi que le meilleur moyen de transformer les sociétés n'est pas de faire appel à des politiciens, des rhéteurs ou des philosophes pour convaincre les gens de changer, mais simplement de mettre au travail un petit groupe d'ingénieurs pour recomposer intégralement le cadre technique de la vie contemporaine.
- 8 Il ne s'agit pas de dire que la technique fait tout, ni qu'il existerait un déterminisme technique linéaire, mais bien plutôt de prendre acte du fait que les motivations et envies des êtres humains sont coproduites par les objets techniques qui les entourent. De ce point de vue, savoir-faire et usages se mêlent aux artefacts, au point qu'on ne les en distingue que difficilement⁵ : pour le dire autrement, les usages produisent des techniques, qui elles-mêmes produisent des usages, le tout dans un cercle sans fin (et probablement sans réel début, puisque l'être humain et la technique seraient apparus simultanément⁶).
- 9 Si l'on accède à cette idée d'une co-évolution (nommée transduction par le philosophe Gilbert SIMONDON⁷) de l'humain et des techniques qu'il produit et qui le produisent en retour, il convient bien sûr d'étudier les formes d'appropriation et de réappropriation des technologies contemporaines, mais il est tout aussi nécessaire de penser les effets propres que ces techniques ont sur l'être humain. Or, ce dernier point est systématiquement oblitéré, sous prétexte

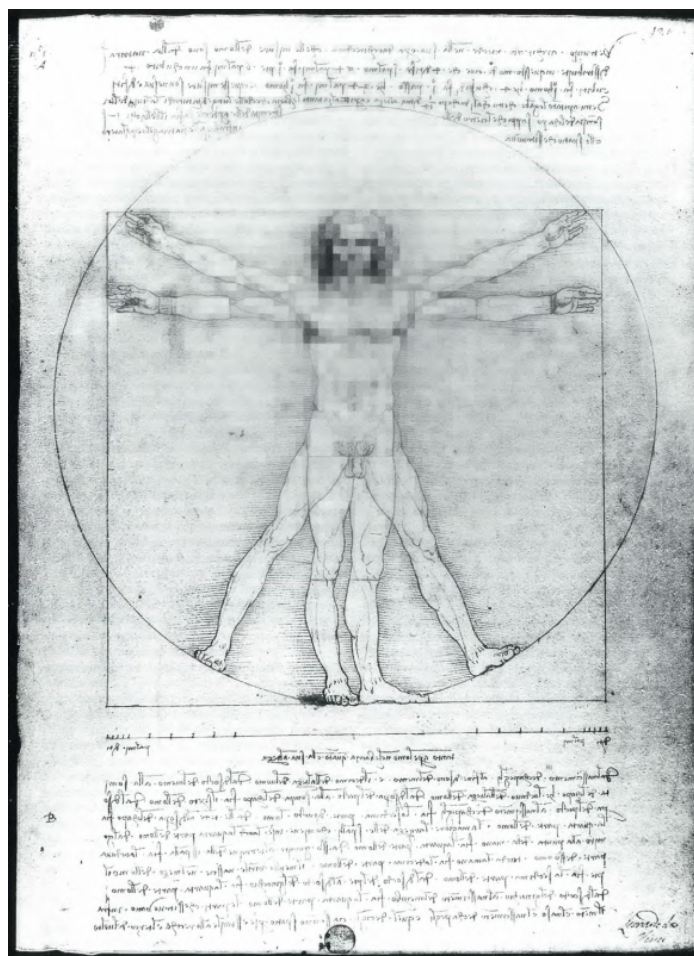
d'un humanisme libéral qui ferait la part belle à la conscience humaine et refuserait tout déterminisme, alors même qu'il n'est rien d'autre, *in fine*, qu'un déterminisme social naïf.

- 10 En 1787, Elizabeth VIGÉE-LEBRUN provoque un petit scandale en exposant un autoportrait où elle se représente souriant à pleines dents, ce qui contrevient aux règles de l'Académie des Beaux-arts édictées notamment sous Louis XIV. L'historien Colin Jones montre que cet épisode, qui advient au cours de ce qu'il nomme une révolution du sourire (qui est dès lors connoté positivement à la cour) n'est qu'un contrecoup – un épiphénomène – d'une recomposition plus radicale provenant de l'introduction des pratiques techniques inédites mises en œuvre par les dentistes, nouveaux personnages dans le paysage médical du siècle des Lumières. Même les Anglais (dont le pays n'a pas connu la même évolution médicale) en visite à Versailles s'étonnent de ces sourires à pleines dents que leurs offrent les dames de la cour. La technique a produit ici un désajustement au sein des pratiques culturelles curiales⁸.
- 11 Il faut donc s'efforcer de penser les effets spécifiques des techniques sur le social. Cependant, élaborer un modèle d'analyse non-linéaire des déterminations technologiques est un sujet de recherche à part entière en histoire et philosophie des techniques, sujet que le présent article ne peut qu'effleurer. Il est néanmoins indispensable d'avoir à l'esprit ces enjeux pour comprendre la nature des travaux qui tentent aujourd'hui de produire une description fine des implications du numérique dans la production psychique du sujet contemporain.

Le numérique, ou la pensée immédiate

- 12 Le numérique n'est donc pas un phénomène neutre : d'une part, il est produit par et s'inscrit au sein d'une société, notamment libérale et individualiste ; d'autre part, il induit par lui-même un certain rapport aux autres et au monde. Une activité traditionnelle « numérisée » fait ainsi montre de caractéristiques différentes de sa version « physique⁹ ». Pour s'en convaincre, il suffit d'observer l'intérêt que suscitent les réussites, ces solitaires, spiders et autres patiences jadis pratiqués à l'aide de jeux de cartes en bois, puis en papier plastifié, et

désormais disponibles sur d'innombrables interfaces numériques – des *smartphones* aux tablettes et ordinateurs plus perfectionnés. Même s'il est délicat d'obtenir des statistiques concernant leur utilisation, quiconque prend le métro peut observer combien ces jeux, jadis confinés à quelques chambres ou maisons de retraite, ont désormais conquis les contemporains. Par ailleurs, s'adonner à leur pratique montre immédiatement combien le rapport est différent comparativement à leur exécution sur table : aussi mordu soit-on de réussites, il est délicat d'y consacrer plus de quelques dizaines de minutes lorsque l'on y joue « physiquement », alors que le temps semble passer incroyablement vite, et les parties s'enchaîner les unes aux autres, lorsque l'interface numérique gouverne la pratique.



Marc-Antoine Buriez.

- 13 Partant de ce phénomène en apparence anecdotique (le fait que la patience numérique absorbe davantage que son équivalent sur table), je voudrais tenter de montrer que le numérique en tant que tel induit un rapport psychologique spécifique, qui n'existe pas dans des conditions purement « analogiques ».
- 14 La différence première qui frappe le pratiquant de patiences numériques, c'est la vitesse à laquelle on peut enchaîner les parties : une donne initiale ne convient pas ? Qu'à cela ne tienne, un simple clic et l'ensemble du jeu est rebattu puis redistribué. Plus encore, dans ces quelques jeux où il faut régulièrement déplacer d'importantes quantités de cartes (comme le solitaire classique où l'on peut glisser une suite allant de la reine au deux sur la colonne d'un roi), on s'aperçoit que le fait que la machine prenne en charge des tâches en apparence sans importance (mélanger, distribuer, déplacer une ou plusieurs cartes, etc.) change la nature du jeu. Pour le dire autrement, ce qui apparaît comme une condition annexe mais nécessaire à sa pratique sur table (le temps d'organisation des cartes indispensable au fonctionnement du jeu) s'avère bien plus constitutif de la pratique que ce que l'on pourrait imaginer de prime abord. Là où ces diverses tâches plus ou moins rébarbatives induisent un rapport à l'activité plus distanciée et moins frénétique (qui laisse notamment la place à une certaine rêverie, voire un ennui sur le long terme), leur disparition engendre la possibilité de s'y noyer bien davantage, précisément parce que l'activité est délestée de toute sa logistique physique « annexe ». Du même coup, le jeu se rapproche plus encore de ses mécanismes primaires, détaché de sa pesanteur d'exécution matérielle, pour devenir une pure activité intellectuelle d'optimisation. Mon point ne consiste pas à discuter cette transformation de la pratique de la patience sous l'angle du progrès ou de la régression (est-ce bien ou mal que le jeu soit transformé ainsi ?), mais de considérer cette recomposition comme l'indice d'une tendance propre au numérique, qui transparaît ici dans la pratique de la réussite.
- 15 Contrairement au monde « analogique », où la moindre action nécessite généralement un minimum d'effort physique (ne serait-ce que pour battre le jeu de carte, le distribuer, mais aussi se tourner pour parler à quelqu'un, se déplacer pour aller au supermarché, etc.), le monde numérique offre la possibilité d'un recouvrement de la

pensée par l'action, qui, en son point focal, se constitue comme *adéquation radicale entre la pensée et la réalisation pulsionnelle* : au moment où je veux commencer une nouvelle partie, celle-ci débute immédiatement ; dès que mon esprit veut bouger la reine de cœur sur le roi de trèfle, la carte se déplace par simple clic (les actions automatisables sont même généralement prises en charge par la machine, comme lorsque les cartes pouvant s'empiler sur les As initiaux sont découvertes). Cette réduction du temps d'exécution à sa portion congrue (puisque tout le temps de traitement est réalisé par un calculateur pouvant effectuer quelques milliards d'opérations logiques à la seconde¹⁰), qui correspond désormais quasiment au temps de pensée de l'action, rapproche l'activité humaine de son aspect pulsionnel. La satisfaction pulsionnelle est de l'ordre de l'im-médiat, de ce qui n'est pas médiatisé par un principe de réalité ou une instance surmoïque, qui aurait la possibilité (et donc le temps) d'interférer avec cette immédiateté de la réalisation pulsionnelle. En raccourcissant à l'extrême le temps entre le projet et l'action, le numérique tend à faire coïncider pensée et mise en acte : dès que je veux déplacer tel groupe de cartes, l'opération s'effectue de façon quasi instantanée (et prothétique, puisque j'ai le sentiment de déplacer réellement les cartes, avec ma souris, ou mon doigt sur l'écran). De la même façon, dès que j'ai envie de tel produit, un simple clic sur *Amazon* ou *E-bay* assouvit ma pulsion : de la pensée à l'acte d'achat, le numérique raccourcit considérablement temporalité d'exécution de la réalisation pulsionnelle.

- 16 Cet épiphénomène de la technologie numérique – qui n'a pas particulièrement été produite dans le but de ce rétrécissement temporel – a de nombreuses conséquences. Tout d'abord, si l'on poursuit l'exemple de la patience, il permet d'être bien davantage absorbé par le jeu, puisque tous les aspects annexes, générateurs de fatigue attentionnelle sur le long terme, sont évacués : on comprend alors pourquoi il est possible d'être « pris par le jeu » pendant plusieurs heures sans s'en apercevoir (tout comme devant la télévision), alors que ce phénomène ne se produit pas lorsqu'on joue « sur table » au solitaire : le numérique, en amalgamant pensée et action, rend possible une forme d'immersion, voire d'« hypnose », alors que le flux de la conscience se calque sur celui du jeu, au point de l'épouser, et ce précisément parce que la personne qui joue

maîtrise totalement ses actions – c'est d'ailleurs même cet enchaînement de micro-décisions qui constitue la conscience humaine lorsqu'elle s'immerge dans des activités numériques. Plus généralement, le jeu vidéo, en général, se présente comme un mécanisme d'amalgame entre pensée et réalisation pulsionnelle, d'où son pouvoir de fascination sans précédent, puisqu'il joue parfois en même temps sur le plan fantasmatique (je fantasme de lancer des météores enflammés sur mes ennemis et ceux-ci jaillissent directement « de ma conscience », médiatisée par la touche « Y »).

- 17 Ensuite, cette adéquation entre pensée et réalisation immédiate, qui opère quasi pleinement dans la pratique numérique, épouse parfaitement les formes de la marchandise contemporaine, qui doit toujours aller plus vite, sans le moindre accroc (les entrepôts d'Amazon sont ainsi de gigantesques usines à fluidification de la marchandise¹¹). Côté consommateur, le numérique accentue la coïncidence, mise en œuvre massivement par la publicité dès les années suivant la crise de 1929, entre contrôle serré de la production au sommet et irrationalité des pulsions à la base : pour qu'un système économique fondé sur le choix et la tentation puisse fournir les biens désirés, il faut qu'il existe un système de mise en correspondance, ou plutôt d'intégration, de la disponibilité marchande au sein des consciences. Là où la publicité classique opère industriellement cette promotion, la publicité numérique ciblée, adjointe à la commande immédiate, réduit encore les frictions (et donc les pertes) qui peuvent advenir entre la pensée d'un achat et sa réalisation : dès que la pub clignotante apparaît sur mon écran, je peux cliquer sur le produit et le recevoir ensuite par la poste. On peut alors penser le numérique comme un phénomène technologique à la fois produit par une société capitaliste marchande, mais qui l'alimente et la pérennise du même coup. Alain GIFFARD, notamment, qualifie ce régime consumériste pulsionnel inédit d'« économie de l'attention¹² », désignant ainsi le nouveau modèle économique dont Google est le fer de lance, qui vend contre de l'accès l'attention active des utilisateurs aux annonceurs, ce que matérialise la « bourse aux mots-clef » (« ski » est un mot vendu plus cher par le moteur de recherche en hiver qu'en été). Dès lors, surfer sur un maximum de pages et lancer un maximum de requêtes en ligne devient un enjeu d'incitation économique fort, comme le remarque Nicholas CARR : « La dernière

chose que souhaitent les entrepreneurs du Net c'est d'encourager la lecture lente, oisive, ou concentrée. Il est de leur intérêt économique d'encourager la distraction¹³. »

- 18 Enfin, si l'idée d'un raccourcissement de la distance séparant pensée et mise-en-acte apparaît comme liée au numérique, il faut prendre au sérieux le fait que la croissance d'une telle technologie influe massivement sur la psyché humaine et son développement. Ainsi, ce qui traditionnellement pouvait être considéré comme l'apanage de l'enfance (la difficulté à différer le désir de son assouvissement), devient la condition normale de l'activité intellectuelle à l'ère du numérique. Autrement dit, il n'y a pas que le capitalisme qui nous infantilise¹⁴, mais bien aussi les technologies numériques, qui favorisent l'émergence d'un horizon émotionnel d'attente impatiente propice au consumérisme.
- 19 Ce genre d'analyse nous a mené, Cédric BIAGINI et moi-même, à développer le concept de technolibéralisme pour qualifier cet univers promu par les technologies contemporaines, s'adaptant (au point de les radicaliser) aux nécessités du libéralisme contemporain :

« Le terme *technolibéralisme* désigne pour nous la profonde intrication du déferlement technologique (promu par les idéaux de maîtrise et de toute-puissance) à l'idée libérale selon laquelle les sociétés ne peuvent choisir leur destinée hors de l'individu en tant que monade infiniment potentielle. [...] Cette culture vise à déraciner, désaffilier et rendre flexible, malléable, un être humain réduit à se vivre en tant qu'individu, n'agissant que pour son propre intérêt dans un rapport coût/avantage avec le monde et avec autrui. Cette "machine à calculer", de par sa soif de puissance et de maîtrise, désire s'affranchir de toutes les contraintes – temps, espaces, corps, autres. Cet objectif d'autosuffisance, régi par les principes d'utilité, de rationalisation et de performance, trouve dans les nouvelles technologies et notamment Internet, la possibilité de se réaliser véritablement. [...] L'individu, seul face au monde, ou plutôt face à son écran, se retrouve en permanence relié mais de moins en moins lié, coupé de tout ancrage social réel, connecté en permanence et accroc au changement perpétuel, désire que les mutations technologiques incessantes comblient provisoirement¹⁵. »

- 20 Au final, la prétention d'une analyse centrée sur les seuls usages, et aveugle aux implications des technologies numériques, me semble participer de ce que l'on pourrait qualifier de « déni », au sens psychanalytique du terme. Alors même que la technologie est sans doute le principal moteur de la transformation des sociétés contemporaines (des start-up jusqu'au gouvernement, la mode est d'ailleurs aujourd'hui à l'innovation à marche forcée), la mythologie de la neutralité de la technique continue à emplir les colonnes des revues, aussi savantes soient-elles. Comme le remarquait Bernard CHARBONNEAU : « [La technique] n'est pas neutre, au contraire, elle ne semble telle que lorsqu'elle s'impose automatiquement à nous : ce que nous prenons pour la neutralité de la technique n'est que notre neutralité vis-à-vis d'elle¹⁶. » Sans doute l'être humain a-t-il peur de s'avouer dépassé par les machines qu'il a contribué à créer – ce qui constitue le cœur de la honte prométhéenne analysée par Günther ANDERS dès 1956¹⁷, et nourrit l'imaginaire de la science-fiction (de 2001 l'odyssée de l'espace à Matrix en passant par THX-1138 ou Terminator), preuve s'il en est du retour de ce refoulé comme angoisse civilisationnelle majeure à l'aube du troisième millénaire.

NOTES

- 1 Guillaume CARNINO, *L'invention de la science. Une nouvelle foi à l'aube de l'industrialisation*. Paris : Le Seuil, à paraître.
- 2 Wiebe E. BIJER, Thomas P. HUGHES & Trevor J. PINCH (dir.). *The Social Construction of Technological Systems: New Directions in the Sociology and History of Technology*. Cambridge : MIT, 1987 ; Wiebe E. BIJER & John LAW (dir.). *Shaping Technology/Building Societies: Studies in Sociotechnical Change*. Cambridge : MIT, 1992 ; David EDGERTON, *Quoi de neuf ? Du rôle des techniques dans l'histoire globale*. Paris : Seuil, 2013 [2006].
- 3 Marshall MACLUHAN, *Pour comprendre les médias*. Paris : Seuil, 1997 [1968].
- 4 Jaron LANIER, *You are not a gadget*. New York : Knopf, 2010, pp. 4-6, traduction personnelle.
- 5 Cédric BIAGINI & Guillaume CARNINO, « On arrête parfois le progrès ». In : Cédric BIAGINI & Guillaume CARNINO. *Les Luddites en France*. Paris : L'échappée, 2011, pp. 5-59.

- 6 André LEROI-GOURHAN. *Le Geste et la parole* : t. 1 : *Technique et langage* ; t. II : *La Mémoire et les rythmes*. Paris : Albin Michel, 1964. Son concept de tendance technique permet ainsi de rendre compte de certaines simultanités techniques dans l'histoire humaine.
- 7 Gilbert SIMONDON, *Du mode d'existence des objets techniques*. Paris : Aubier, 1958.
- 8 Bertrand GILLE (*Histoire des techniques*. Paris : Gallimard, 1978) a proposé cette notion de désajustement technique, au sens de désajustement entre pratiques culturelles issues d'un ancien système technique, qui se voient peu à peu rendues obsolètes par une transformation technique.
- 9 Même s'il ne faut absolument pas croire que le numérique est immatériel, comme un rapport naïf aux écrans pourrait le laisser entendre. Pour fournir des résultats de requêtes concernant la quasi-totalité du web en moins de temps qu'il n'en faut pour rechercher un mot au sein d'un fichier pdf sur un disque dur, Google utilise plus d'un million de serveurs, dont le coût de remplacement régulier et la climatisation afférente sont faramineux. Voir à ce sujet, Fabrice FLIPO, Michelle DOBRÉ & Marion MICHOT. *La Face cachée du numérique. L'impact environnemental des nouvelles technologies*. Paris : L'échappée, 2013.
- 10 Quand on dit que la fréquence d'un processeur est de 4,2 GHz, cela signifie précisément que les opérations logiques basiques effectuées par la machine sur des quantités binaires (0 ou 1), sont de l'ordre de 4,2 milliards par seconde, d'où cette apparence d'immédiateté produite par les opérations informatiques simples.
- 11 Voir le reportage éloquent de Jean-Baptiste MALET (*En Amazonie. Infiltré dans le « meilleur des mondes »*. Paris : Fayard, 2013), qui montre combien l'objet que produit l'immensément complexe chaîne de production d'Amazon n'est autre qu'un paquet, unité de base du flux marchand à l'ère de la commande par Internet.
- 12 Alain GIFFARD. « Des lectures industrielles ». In : *Pour en finir avec la décroissance*. Paris : Flammarion, 2009, pp. 117-216.
- 13 Nicholas CARR. « Google nous rend-il stupides ? ». In : *Les Cahiers de la librairie* n° 7, janvier 2009, p. 36.
- 14 Benjamin BARBER. *Comment le capitalisme nous infantilise*. Paris : Fayard, 2007.
- 15 BIAGINI & CARNINO. « On arrête parfois le progrès », *op. cit.*, pp. 48-49.

16 Bernard CHARBONNEAU. *Le Système ou le chaos*. Paris : Economica, 1990, p. 38.

17 Günther ANDERS. *L'Obsolescence de l'homme*, t. 1. Paris : Ivrea/Encyclopédie des nuisances, 2002 [1956].

AUTEUR

Guillaume Carnino

Enseignant-chercheur UTC (Costech)

IDREF : <https://www.idref.fr/088740374>

ISNI : <http://www.isni.org/0000000035799714>

BNF : <https://data.bnf.fr/fr/15017339>

Hommage

Le serment de fraternité de Robert CASTEL

Frédéric Blondel et Sabine Delzescaux

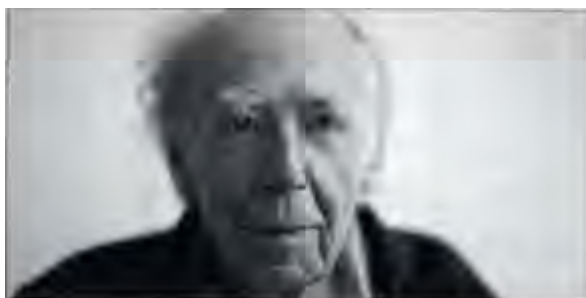
NOTES DE LA RÉDACTION

Hommage déjà paru dans le numéro 15 de juin 2013 de la *Nouvelle revue de psychosociologie*. Réédité avec l'aimable autorisation de la rédaction.

TEXTE

« Contrairement aux conceptions libérales selon lesquelles seul l'individu fait des choix et prend des risques, je pense que l'individu est un sujet social. Nous sommes tous traversés par l'histoire. Ce n'est pas seulement un décor. Cela marque très profondément nos choix, nos amours, nos peines. Nous avons une dette vis-à-vis de l'histoire ».

Robert CASTEL, *L'humanité*,
Entretien publié le
14 mars 2013.



- 1 Robert CASTEL était un Monsieur, un grand Monsieur. Et, comme tout grand Monsieur, il savait que la grandeur a des petites qui interdisent la vanité et c'est pourquoi une telle qualification l'aurait sans nul doute fait sourire et plaisanter. *Les vices et les vertus, tellement imparfaits* disait ÉLUARD rappelant par là-même que l'écorce dont est fait l'homme n'est qu'aspérités, jeux d'ombres et de lumières. Robert CASTEL, qui savait pratiquer l'art de la nuance sans pour autant faire de concession, ne disait pas autre chose lorsqu'il évoquait, dans les termes qui lui étaient propres, la fragilité structurelle des corps sociaux, leur vulnérabilité, les menaces d'effritement pesant sur leurs solidarités prenant des formes toujours multiples et renouvelées. S'y montrer attentif de manière distanciée, c'était certes là une des exigences fortes de l'exercice de son métier de sociologue, mais pas seulement. Du monde qui l'avait vu naître, le *monde des petites gens*, il avait gardé cette mémoire du fragile et si, à l'instar de Norbert ELIAS, il estimait qu'il était de son devoir de savant de montrer que la marginalité ne s'observe jamais en soi, mais repose bien sur des processus socio-historiques qu'il convient d'analyser, l'orphelin que, bien trop tôt, il avait été savait d'expérience ce qu'est la dissolution des *protections rapprochées* et n'avait rien oublié de la possible fraternité des hommes et de son influence sur le cours de la vie. C'est, disait-il, à un événement survenu dans sa trajectoire sociale alors qu'il avait 12 ou 13 ans qu'il devait d'avoir pu vivre sa vie d'intellectuel. Alors qu'il préparait un certificat d'aptitude professionnelle d'ajusteur mécanicien qui le destinait à s'inscrire dans la continuité de l'histoire de sa classe sociale d'origine, son professeur de mathématiques, un certain « Buchenwald », l'avait convoqué et encouragé, contre toute attente, à entrer au lycée. Contre toute attente parce que la voie semblait tracée et l'homme que les élèves appelaient « Buchenwald » parce qu'il était, comme disait Jorge SEMPRUN pour évoquer ceux qui avaient survécu aux camps de la mort, un *revenant*, lui paraissait non seulement triste et sévère, mais aussi malveillant. Il le faisait venir régulièrement au tableau pour faire des exercices de mathématiques que le collégien qu'il était ne savait pas faire et il éprouvait donc vis-à-vis de lui un sentiment de peur mêlé de suspicion et de rancune qui lui masquait la bienveillance dont cet homme-là, en réalité, faisait preuve à son endroit. En l'enjoignant d'aller au lycée et de tenter sa chance, cet ancien résistant communiste au surnom sinistre fut celui qui, ce jour-là, lui

ouvrit les *portes de la liberté*, qui fut, pour reprendre sa formule, son *professeur de liberté*. Robert CASTEL n'était certes pas un bon élève en mathématiques, mais il l'était en français et la littérature était son refuge, les livres offrant quelque répit à son désespoir d'enfant : sa mère était décédée alors qu'il avait neuf ans et son père alors qu'il en avait onze. C'était sa sœur et son beau-frère qui l'avaient recueilli et ce dernier, électricien de métier, avait lui aussi fait en sorte qu'il puisse s'émanciper de sa condition sociale d'origine en le soutenant dans son projet, jugé fou pour un enfant de sa condition, de poursuivre ses études dans le cycle supérieur¹. La carrière brillante qui fut celle de Robert CASTEL a donné à cette bifurcation sa justification, l'œuvre qu'il nous a léguée si élégamment étant une œuvre profonde et consistante.

- 2 La consistance de cette œuvre, ainsi que la robustesse de ses démonstrations, tiennent fondamentalement à la démarche historique retenue par Robert CASTEL et au principe épistémologique qui la sous-tend : pour comprendre et expliquer le monde, encore faut-il le tenir à distance et l'historicisation des objets de recherche qu'il se donne le conduit, dans le sillage d'autres penseurs comme Michel FOUCAULT ou Norbert ELIAS, à porter une attention accrue au passé dont la compréhension est nécessaire à celle du présent, ce dernier estimant, par ailleurs, que l'avenir risquait fort d'échapper aux hommes s'ils ne travaillaient pas à prendre la mesure des conséquences de leurs actions présentes. La profondeur de son travail repose aussi sur une hypothèse forte qui guide l'ensemble de sa réflexion, à savoir que la liberté du *sujet social* résulte des conditions sociales et historiques qui la rendent possible. Il est évidemment difficile de savoir si l'élaboration d'une telle hypothèse prend sa source dans l'analyse que Robert CASTEL propose de l'événement dans sa trajectoire sociale et familiale ou si la restitution de l'enchaînement des événements qu'il rapporte résulte de cette hypothèse générale qu'il appliquerait à sa trajectoire. Cependant, et quel que soit le chemin emprunté pour la construction de cette hypothèse, on peut dire, sans trahir sa pensée, qu'il existe une cohérence forte entre l'expérience singulière qu'il relate et l'objet de recherche qu'il privilégie, à savoir l'étude des conditions de la liberté de l'individu. Robert CASTEL savait d'où il venait et proposait une version cohérente de sa trajectoire. L'ensemble de son travail porte la

marque de l'attachement, du respect et de la reconnaissance qu'il témoignait à ceux qui avaient contribué à son émancipation, comme si l'homme, dans l'accomplissement de son œuvre, était guidé par un serment de fraternité envers ceux qui, du fait de leurs conditions de vie et de socialisation, se trouvaient relégués et ne parvenaient pas à s'extraire de la vulnérabilité et de la précarité dans laquelle ils étaient nés ou dans laquelle ils avaient chu. En cela, Robert CASTEL est un sociologue de la socialisation attentif, comme Norbert ELIAS, à l'intériorisation des contraintes sociales dont il soulignait qu'elles allaient *jusqu'à constituer la trame de nos affects les plus personnels*². Si les sujets sont bien actifs dans les processus de subjectivation, les déterminismes historiques qu'ils subjectivent s'actualisent toujours dans les processus de socialisation qui leur sont donnés à expérimenter. D'où l'importance pour Robert CASTEL de l'événement ou de la rencontre susceptible de rendre possible la *bifurcation*. D'où aussi sans doute son intérêt pour l'analyse des *situations tremblées* et fragiles, celles mettant en jeu des bifurcations dont on ne peut prédire si elles contribueront à l'affiliation ou à la désaffiliation individuelle. Son travail montre, cependant, que le risque de désaffiliation concerne l'individu le plus exposé, en général, à *l'insécurité sociale*, économique et symbolique et que la fragilité de l'individu s'accroît au fur et à mesure que s'érodent les collectifs protecteurs. D'une certaine manière, Robert CASTEL s'est appliqué à lui-même, en toute humilité, cette hypothèse de travail. Non pas que ses qualités personnelles doivent être sous-estimées dans ce qu'il est advenu de l'homme, mais elles n'auraient pu, à elles seules et, selon lui, changer la trajectoire de sa vie. Pour que le processus de subjectivation permette au *sujet social* – que Robert CASTEL a toujours conçu comme un sujet en interaction avec le monde – de déboucher vers un nouveau registre de l'existence sociale, l'individu doit rencontrer et s'affronter à des conditions sociales qui en rendent possible l'émergence et l'accomplissement. Comme il aimait à le dire, *la conscience de soi n'est pas une donnée spontanée à la conscience*, elle advient comme telle lorsque la socialisation, processus par lequel s'établit l'ajustement de la subjectivité aux conditions sociales objectives, est mise à l'épreuve d'expériences n'entrant pas dans les schèmes de pensée habituels. Son compagnonnage avec la psychosociologie et la sociologie clinique tenait, pour partie, à la volonté de comprendre aussi, du point de vue de l'individu, les

étayages que ce dernier mobilise dans l'ici-et-maintenant pour prendre une direction lorsqu'une bifurcation se présente comme porteuse d'un nouvel horizon, fût pour le meilleur ou pour le pire.

- 3 Robert CASTEL était convaincu que la grande Histoire dont on est le produit est toujours traversée par la petite histoire et il en avait été ainsi pour lui. De sa renommée, il n'a tiré aucune vaine gloire et s'est toujours gardé d'autonomiser la place qu'il avait occupée dans le champ social de la trajectoire sociale qui l'avait rendue possible. C'est ici que l'homme de science se fond avec l'homme d'honneur et de valeurs car, pour Robert CASTEL, *être responsable de sa vie* risque toujours de n'être qu'un discours performatif qui renvoie aux individus les plus vulnérables la responsabilité de leurs situations. Or, *la marginalité* est d'abord *marginalisation*, c'est le nom, disait-il, que *l'on peut donner aux formes les plus fragiles de la vulnérabilité populaire*³. À une époque où les zones d'intégration ne cessent de se fissurer et les zones de vulnérabilité et de désaffiliation d'enfler, où les luttes agonistiques vont bon train et où la ferveur méritocratique tend à faire croire aux individus que seuls leurs talents et leur vouloir font le jeu du social, les méditations castéliennes offrent à nos incertitudes les plus beaux fruits de cette *vulnérabilité populaire* dont Robert se souciait tant.

- 4 Au revoir Monsieur CASTEL et merci.

NOTES

1 Cf. « Le subjectif et l'objectif », in *Itinéraires de sociologues (suite...)*, *Histoires de vie et choix théoriques*, Cahier du Laboratoire de Changement social n° 12, mai 2007 ; « À Buchenwald », *Revue Esprit*, juillet 2007 ; « Témoignage : à Buchenwald », in *Changements et pensées du changement. Échanges avec Robert CASTEL*. Sous la direction de Robert CASTEL et Claude MARTIN, La Découverte, 2012.

2 Robert CASTEL et Claude MARTIN, *Changements et pensées du changement*, La Découverte, 2012.

3 Robert CASTEL, *La montée des incertitudes*, Seuil, 2009, p.333.

AUTEURS

Frédéric Blondel

Maître de conférence en sociologie à l'université Paris-Diderot et rattaché au
Laboratoire de Changement Social

IDREF : <https://www.idref.fr/033513767>

ISNI : <http://www.isni.org/00000000000218203>

BNF : <https://data.bnf.fr/fr/12437335>

Sabine Delzescaux

Maître de conférences en sociologie à l'université Paris-Dauphine et rattachée au
Laboratoire du LEDa-LEGOS

IDREF : <https://www.idref.fr/061042021>

ISNI : <http://www.isni.org/0000000117672522>

BNF : <https://data.bnf.fr/fr/14421792>